

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LES CRIMES DE L'ARMÉE ALLEMANDE

Second Rapport adressé au Président du Conseil par la Commission chargée d'enquêter sur les violations du droit des gens commises par l'ennemi.

Monsieur le Président du conseil,

Conformément aux instructions que vous avez bien voulu nous donner, nous nous sommes transportés dans les départements de l'Isère, de la Savoie et de la Haute-Savoie, à l'effet d'y recueillir auprès des prisonniers civils récemment rapatriés, des renseignements sur les circonstances qui ont précédé et accompagné leur arrestation, ainsi que sur le traitement auquel ils ont été soumis pendant leur séjour en Allemagne.

Dix mille environ de nos compatriotes, après avoir été emmenés sur le territoire ennemi pour y subir une captivité plus ou moins longue, ont été renvoyés en France antérieurement au 28 février. Ce sont des femmes, des enfants, des jeunes gens de moins de dix-sept ans, et des vieillards de plus de soixante. Parmi eux se trouvent aussi quelques hommes de dix-sept à soixante ans, que l'autorité allemande, après les avoir soumis à un examen médical, a reconnus impropres à tout service militaire. Arrivés chez nous par la Suisse, et débarqués à Annemasse, ils ont été répartis dans la région du Sud-Est.

Nous en avons vu un grand nombre, et nous en avons interrogé près de trois cents, après leur avoir fait prêter serment de ne dire que la vérité. Leurs déclarations, dont la concordance nous a frappés, nous ont paru empreintes de la sincérité la plus complète, et nous ont apporté une certitude d'autant plus grande que nous les avons reçues dans vingt-huit localités différentes, ce qui exclut toute idée d'une entente possible entre les témoins ou d'une suggestion mutuelle de leur part.

C'est dans ces conditions que nous avons pu nous rendre un compte suffisamment exact du régime qui a été imposé aux prisonniers civils français, notamment dans les camps d'Holzmin-den, d'Altengrabow, d'Amberg, de Chemnitz, de Zossen, de Darnstadt, d'Edenberg près Landau, de Gardelegen, de Giessen, de Grafenwohr, de Gustrow, d'Ingolstadt, de Limbourg, de Merssebourg, de Quedlinbourg, de Cassel, de Parchim, de Salzwedel, de Wahn, de Zerbst, de Zwickau, de Lappensalz, d'Erfurt et d'Ulm, dans les locaux d'internement de Bayreuth et dans la forteresse de Rastatt.

Le seul fait d'avoir arraché à leurs foyers tant de paisibles habitants des régions envahies, constitue incontestablement une violation du droit des gens. Cet acte est d'autant plus grave que les Allemands, non contents de mettre par une telle mesure des hommes mobilisables dans l'impossibilité de porter les armes contre eux, ont réduit en captivité un très grand nombre de vieillards, d'enfants et de femmes dont quelques-unes même étaient enceintes.

Certaines personnes ont été arrêtées sous le prétexte faux qu'un de leurs concitoyens avait tiré sur les troupes allemandes; d'autres ont été appréhendées sans explication, sur les routes, au milieu des champs ou dans leurs demeures. Beaucoup ont reçu l'ordre de se rassembler dans un lieu déterminé. A un grand nombre on a fait croire, au moment de les emmener, qu'on allait simplement les conduire dans une commune voisine pour les mettre à l'abri d'une bataille imminente.

Ce qu'il y a de particulièrement révoltant,

c'est que l'autorité militaire allemande, en se saisissant au hasard des gens qui lui tombaient sous la main, ne se faisait aucun scrupule de séparer les membres d'une même famille et de les envoyer dans des camps différents. De jeunes enfants ont été compris dans d'autres convois que leurs mères, et des femmes ignorent encore ce que sont devenus leurs maris. Ainsi, à Lübeck, on a obligé un jour tous les hommes à descendre du train qu'ils avaient amenés jusque-là avec leurs femmes, et on leur a fait prendre aux uns et aux autres des directions différentes. Ainsienore, à Thiaucourt, le 3 septembre, des soldats qui étaient venus chercher chez elle la dame André, soi-disant pour qu'elle donnât à leur commandant un renseignement dont il avait besoin, l'empêchèrent de prendre avec elle ses enfants, en lui affirmant qu'elle allait revenir; mais aussitôt qu'elle comparut devant l'officier, celui-ci, sans articuler contre elle aucun grief, se borna à ordonner qu'elle fût expédiée en Allemagne.

Tous les prisonniers étaient d'abord astreints à effectuer à pied un trajet plus ou moins long et plus ou moins pénible, au cours duquel ils passaient les nuits dans un enclos, dans une gare ou dans une église; puis, on les faisait monter dans des wagons à bestiaux pour les transférer en pays allemand. Pendant le voyage, ils ne recevaient généralement aucune nourriture. La plupart d'entre eux ont dû rester ainsi plusieurs jours sans boire ni manger, et beaucoup de ceux qui ont été enlevés dans le nord de la France auraient pu mourir de faim, si, à leur passage en Belgique, des femmes charitables n'étaient parvenues à leur remettre quelques aliments.

Le départ de ces pauvres gens a été marqué d'incidents cruels. Nous croyons devoir vous en rapporter quelques-uns, à titre d'exemples. Les habitants de la commune de **Montblainville** (Meuse), quand on les a emmenés, ont été accablés de mauvais traitements. Des prisonniers de **Roubaix** et des environs, après avoir été également maltraités, ont été entassés au nombre de soixante à quatre-vingt-cinq par voiture, dans des fourgons où il leur était impossible de s'asseoir, et où, durant soixante-douze heures, on ne leur a donné que deux fois de la nourriture; enfin, ceux d'**Mendecourt** (Pas-de-Calais) ont été contraints de coucher sur les dalles de l'église Saint-Pierre de Douai, dans laquelle ils ont été enfermés pendant huit jours, avant d'être mis en chemin de fer.

Dans notre rapport du 17 décembre, nous vous avons rendu compte de l'enlèvement de dix-huit habitants de **Varreddes** (Seine-et-Marne). D'après les renseignements recueillis, écrivions-nous, trois de ces hommes auraient été massacrés; en tous cas, la mort de l'un des plus âgés, le sieur Jourdain, vieillard de soixante-treize ans, est certaine. Traîné jusqu'au village de Coulombs et ne pouvant plus marcher, le malheureux fut frappé d'un coup de balonnette au front et d'un coup de revolver au cœur. Ce n'était là, malheureusement, qu'une partie de la vérité. Nous avons pu, en effet, à la suite de transports ultérieurs, reconstituer plus complètement ce qu'a été le douloureux calvaire des otages de Varreddes et, le

2 de ce mois, il nous a été donné d'entendre de la bouche même de deux de ceux-ci, rapatriés depuis quelques jours, le récit des souffrances qui leur ont été imposées.

C'est les 5, 6, 7 et 8 septembre que dix-neuf hommes, et non dix-huit comme on nous l'avait dit d'abord, ont été arrêtés chez eux ou sur la voie publique par les Allemands, qui se disposaient à battre en retraite. Trois d'entre eux étant parvenus à s'évader sont rentrés au village le surlendemain de leur arrestation. Tous leurs compagnons ont été emmenés. Des témoignages nombreux, reçus à Varreddes et sur divers points du chemin parcouru par les prisonniers, établissent que quatre au moins de ceux-ci ont été massacrés parce qu'ils étaient épuisés, ils ne pouvaient plus suivre la colonne.

Jourdain, comme nous l'avons dit, a été tué à Coulombs. Liévin, âgé de soixante et un ans, a été entraîné dans le cimetière de Chouy (Aisne), où il a été fusillé. L'infortuné a placé lui-même son mouchoir devant ses yeux, pour ne pas voir les fusils braqués sur sa poitrine. Menil, âgé de soixante-sept ans, a été assommé à coups de crosse, sur le territoire de la même commune. Milliardet, âgé de soixante-dix-huit ans, a été fusillé à Chézy-en-Orxois. Ce ne sont probablement pas les seuls qui aient été assassinés. Il est vraisemblable que le curé Fossin a subi le même sort. Accusé d'avoir fait du haut de son clocher des signaux à une troupe française, il a disparu en route, après avoir été roué de coups qui avaient mis sa soutane en lambeaux. Un officier a déclaré qu'il venait d'être exécuté. Enfin, d'après ce qu'a appris M. Lebel, l'un des deux rapatriés, MM. Terré et Vapaille auraient été également mis à mort. On n'a d'eux aucune nouvelle, non plus que de M. Croix, qui a cessé de suivre le convoi dans les environs de Chouy.

En quatre jours, les survivants n'ont pris que deux repas, l'un à Soissons, qui leur a été apporté par des dames de la Croix-Rouge française, l'autre à Chauny, qui leur a été fourni par des habitants. C'est de cette dernière commune qu'ils ont été embarqués pour l'Allemagne avec d'autres prisonniers, dans des wagons à bestiaux où ils ont dû se tenir debout ou accroupis faute de bancs. Pendant les quatre journées qu'a duré le trajet en chemin de fer, on ne leur a donné qu'une seule fois à manger, et ils ont été violemment frappés à coups de bâton, de poing et de manche de cou-teau. Un soldat est monté jusqu'à trois fois dans un fourgon pour s'y livrer, sans aucun motif, à des actes de brutalité.

Le 23 septembre, MM. Woimbée, âgé de soixante et un ans, et Fortin, âgé de soixante-cinq ans, tous deux cultivateurs à **Lavignévill** (Meuse), ont été arrêtés chez eux, sous le prétexte qu'ils étaient francs-tireurs; or, Woimbée avait eu un pied cassé, deux mois auparavant, et Fortin, atteint de rhumatismes chroniques, était depuis longtemps dans l'impossibilité de marcher sans le secours d'un bâton. Les Allemands les emmenèrent dans leur costume de travail, sans leur laisser le temps de prendre d'autres vêtements, et les joignirent à un convoi comprenant une trentaine de soldats prisonniers. Fortin, qui ne pouvait avancer, fut attaché avec une corde, dont deux cavaliers tiraient les extrémités, et il dut, malgré son infirmité, suivre le pas des chevaux. Comme il tombait à chaque instant, on le frappait avec des lances pour l'obliger à se relever. Le malheureux, couvert de sang, suppliait en grâce qu'on le tuât. Woimbée finit par obtenir l'autorisation de le porter jusqu'au village de Saint-Maurice-sous-les-Côtes avec

l'aide de plusieurs de nos soldats. Là, les Allemands ayant fait entrer les deux vieillards dans une maison, les forcèrent à se tenir debout pendant deux heures, face au mur et les bras en croix, tandis qu'eux-mêmes maniaient bruyamment leurs armes, pour faire croire à leurs victimes qu'ils allaient les fusiller. Ils se décidèrent enfin à les laisser s'étendre à terre et leur donnèrent un peu de pain et d'eau. Depuis plus de vingt-quatre heures Woimbee et Fortin n'avaient pas mangé.

A Bantheville (Meuse), le jeune Michel (Félix), âgé de quinze ans, qui s'était caché derrière un tas de fagots pour n'être pas arrêté, reçut du soldat qui le découvrit un violent coup de sabre qui lui fendit les lèvres; puis, tandis qu'on l'emmenait, comme il essayait de se sauver dans un bois, il se heurta à une sentinelle qui, d'un coup de baïonnette, lui enleva une phalange de la main gauche.

Cent quatre-vingt-neuf habitants de Sinceny (Aisne), envoyés à Erlurt, y sont arrivés après un voyage de quatre-vingt-quatre heures, pendant lequel chacun d'eux n'a reçu qu'un seul morceau de pain d'environ 100 grammes. En traversant la Belgique, quelques-uns ont été un peu ravitaillés par des dames, mais la plus grande partie de ce qu'elles leur ont donné a été mangée par les gardiens.

Le 10 octobre, une colonne composée d'environ 2.000 hommes qui devaient passer devant un conseil de revision, se rendait à Gravely, quand, dans la matinée, elle fut attaquée près du Mesnil (Nord), par des forces allemandes qui ouvrirent sur elle un feu de mitrailleuses à moins de 500 mètres. Le tir eut lieu à deux reprises pendant une heure et demie faisant de nombreuses victimes. Des hussards se précipitèrent ensuite sur les Français qui s'étaient couchés pour éviter les balles, les firent relever et les emmenèrent, non sans avoir volé à la plupart leur sac de voyage. M. Maille, de Tourcoing, se vit ainsi dépouillé de sa valise, qui contenait une somme de 2.900 fr. Le 12, à onze heures du matin, les prisonniers furent embarqués dans des wagons à bestiaux, à raison de 60 par voiture, et envoyés au camp de Parchim.

Entre le Mesnil et Beaucamps, les hussards avaient contrainct leurs captifs à prendre le pas gymnastique et tué à coups de carabine ceux qui n'avaient pas pu suivre. Ils avaient également fusillé un conseiller municipal de Roubaix parce qu'il demandait la raison de son arrestation, et un lieutenant blessé qui avait été pris dans un convoi du 8^e territorial.

Le 22 septembre, à sept heures du matin, tous les habitants de la commune de Combres (Meuse) furent arrêtés et conduits sur le flanc d'une colline, où on les fit stationner dans un endroit découvert exposé au feu de notre artillerie et à celui des tirailleurs français, dont on voyait parfaitement les tranchées. Comme, pour se faire reconnaître des nôtres, ils agitaient leurs mouchoirs et leurs chapeaux, l'artillerie ne tarda pas à se taire et l'infanterie ne tira pas. A 7 heures du soir, ils furent ramenés au village. On leur donna alors une heure pour aller prendre chez eux ce dont ils pouvaient avoir besoin, faculté d'ailleurs bien vaine, les maisons ayant été à peu près complètement pillées, et on les prévint que ceux qui manqueraient au rassemblement seraient immédiatement fusillés. A huit heures, et les

étaient dans l'église, puis le lendemain, à quatre heures du matin, on les fit sortir pour les exposer de nouveau aux obus sur le même coteau que la veille. Ils eurent la chance de n'être pas atteints, à l'exception d'une femme qui fut légèrement blessée. De retour à Combres au commencement de la soirée, ils furent, comme pendant la nuit précédente, emprisonnés dans l'église, où ils restèrent cinq jours. Enfin, le commandant les prévint qu'ils allaient partir pour Herbenville. Dans cette localité, on ordonna aux hommes de sortir des rangs, et le jour suivant, après leur avoir fait faire des marches inutiles, on les emmena à Mars-la-Tour. Là, les Allemands leur apportèrent un baquet contenant des choses infectes parmi lesquelles se trouvaient des morceaux de viande à moitié crue; et l'on vit les malheureux se jeter sur cette nourriture nauséabonde et la saisir à pleines mains, n'ayant ni gamelles ni cuillers pour la recueillir.

Enfin, le 28, à cinq heures du soir, les prisonniers durent monter dans des wagons à bestiaux pour être transférés au camp de Zwicken. Quand le train passa à Frankenthal, les gardiens ouvrirent les panneaux des four-

gons pour exhiber les Français captifs aux enfants des écoles rassemblés dans la gare, avec le reste de la population.

Tandis que les hommes de Combres portaient pour l'Allemagne, leurs femmes et leurs enfants étaient consignés dans l'église du village. Ils y furent maintenus pendant un mois, passant les nuits assis sur les bancs. La dysenterie et le croup sévissaient parmi eux, et les femmes n'étaient autorisées à porter les déjections que tout à proximité des portes, dans le cimetière.

(A suivre.)

Faits de guerre

DU 9 AU 12 MARS

En Belgique, la ville de Nieuport a été soumise à un très violent bombardement exécuté avec des canons de 42 centimètres. Une escadrille anglaise a bombardé Westende avec succès. Dans la journée du 11 mars, deux divisions de l'armée belge ont progressé sur différents points, de 400 à 500 mètres, notamment dans la direction de Schoorbeke (sud-est de Nieuport). Nous avons repoussé toutes les attaques tentées contre nos lignes, notamment à l'est de Steenstraete, et près de Zandwoorde, au sud-est d'Ypres.

Le 10 mars, l'armée britannique, appuyée par notre artillerie lourde, a remporté un très brillant succès. Des colonnes d'attaques ont enlevé 2.500 mètres de tranchées en avant de Neuve-Chapelle, à l'est de la route d'Estaires à la Bassée, puis le village lui-même; elles ont ensuite progressé dans la direction d'Aubers (nord-est de Neuve-Chapelle) jusqu'au moulin du Piètre et dans la direction du bois de Biez (sud-est de Neuve-Chapelle) dont elles ont atteint les lisières nord. Le lendemain elles ont repoussé deux contre-attaques. Au cours de ces actions l'ennemi a subi des pertes très élevées; il a laissé entre les mains de nos alliés un millier de prisonniers, dont plusieurs officiers, ainsi que des mitrailleuses; son artillerie a peu tiré.

Dans la région d'Arras, à Notre-Dame-de-Lorette, on s'est battu pendant toute la journée du 9 mars sans que la lutte ait amené une modification des positions occupées par les deux adversaires.

En Champagne, la lutte continue à notre avantage. La journée du 9 a été marquée par plusieurs actions très vigoureuses. Entre Souain et Perthes, dans le bois où nous avions pris pied trois jours auparavant, nous avons repoussé deux contre-attaques et réalisé de nouveaux progrès; dans les bois à l'est du précédent, dans le voisinage immédiat de Perthes, nous avons également progressé; au nord de Perthes une attaque ennemie a été repoussée. Sur la croupe au nord-est de Mesnil, où nous avions gagné 450 mètres le 8 mars, nous avons enlevé un ouvrage ennemi très fortement organisé comportant des abris blindés pour canons-revolvers et des chambres souterraines très profondes; nous y avons capturé un canon-revolver, trois mitrailleuses et de nombreux prisonniers. Après l'enlèvement de l'ouvrage, nos troupes poursuivant leur avantage ont atteint la crête marquée par le chemin de terre de Perthes à Maisons-de-Champagne et repris au nord de Mesnil quelques mètres de tranchée conquis le 7 mars et perdus le 8. L'ennemi a violemment contre-attaqué dans la nuit du 9 au 10 et dans la journée du 10, sans réussir à regagner un pouce de terrain. Nous lui avons infligé de très fortes pertes et nous avons consolidé et élargi nos positions sur les crêtes dont nous nous étions rendus maîtres, tout en gagnant un peu de terrain sur la route de Perthes à Tahure. Dans la soirée du 10, nous avons réalisé des

progrès sensibles dans le bois à l'ouest de Perthes, en brisant la résistance acharnée de l'ennemi. En dépit d'un très violent bombardement et de plusieurs contre-attaques, nous nous sommes maintenus sur le terrain conquis.

En Argonne, à Fontaine-Madame, nous avons démoli un blockhaus et poussé nos tranchées de 80 mètres en avant. Entre le Four-de-Paris et Bolante, dans la matinée du 9 mars, nous avons prononcé une attaque qui nous a rendus maîtres de la première ligne ennemie sur une longueur de 200 mètres; à seize heures, l'ennemi a contre-attaqué et nous a enlevé les tranchées prises le matin; nos troupes se sont reportées à l'assaut et ont regagné tout le terrain perdu, capturant un lance-bombes et une mitrailleuse. La lutte continue.

Sur les Hauts-de-Meuse, notre artillerie a obtenu d'excellents résultats sur les ouvrages ennemis; plusieurs tranchées ont été complètement démolies.

Dans les Vosges, nous avons repoussé une attaque au Reichackerkopf.

RUSSE

Officiel. — Sur le front, entre le Niemen et la Vistule, des combats très violents ont eu lieu le 10 et le 11 mars, dans les régions de Suwalki et d'Orpitz.

L'ennemi a lancé sur Ossowietz un grand nombre d'obus de 12 pouces.

Sur toute la rive droite de la Narew, la lutte d'artillerie se poursuit.

Dans la région de Prasnich, l'ennemi attaque avec des effectifs importants obtenus par un regroupement de forces aux dépens des troupes de la région de Grodno, auxquelles s'ajoutent des contingents nouvellement amenés de l'intérieur.

Sur la rive gauche de la Vistule, nos contre-attaques progressent en dépit d'une vive résistance.

Dans les Carpathes, toutes les attaques de l'ennemi ont été repoussées, et près de Gorlitz, nous avons contre-attaqué et anéanti les éléments autrichiens qui avaient tenté, après une attaque de nuit infructueuse, de se retrancher devant notre front.

Dans la Galicie orientale, au sud de Nijnieff, nous avons repoussé les Allemands.

SUR MER

Le sous-marin allemand U-12 a été éperonné et coulé par le contre-torpilleur anglais Ariel.

L'équipage du sous-marin comprenait vingt-huit hommes. Dix d'entre eux qui avaient échappé à la mort se sont rendus.

DANS LES DARDANELLES

Les batteries et le fort de Dardanus ont été détruits par le feu des escadres alliées. Le fort Hamidieh serait de son côté très endommagé.

Dans l'après-midi de mercredi, les navires anglo-français ont canonné violemment, d'une distance de 1.500 mètres, les batteries de Tchanak-Kale; le bombardement a causé d'importants dégâts dans la ville, qui a été abandonnée par ses habitants.

Le dragage des torpilles se poursuit activement; deux lignes de mines, seulement, subsisteraient encore.

Le 11 mars, la flotte alliée, les cuirassés français en tête, a pénétré dans les détroits et a recommencé l'attaque des forts intérieurs.

Le corps expéditionnaire.

Le corps expéditionnaire concentré dans l'Afrique du Nord est composé, pour partie, de troupes autres que les tirailleurs algériens — fournies par cette région — et pour partie de troupes venues de la métropole.

Ces troupes ont été placées sous les ordres du général d'Amade, indiqué pour ce commandement par son expérience des expéditions lointaines. Le général d'Amade a, notamment, suivi au Transvaal les opérations de l'armée anglaise.

Une partie du corps expéditionnaire est actuellement en route pour le Levant, où elle rejoindra les forces navales déjà en action et les contingents envoyés d'Egypte par nos alliés.

ÉCHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

La « Journée serbe ». — M. Albert Sarraut, ministre de l'instruction publique, a adressé aux recteurs d'académie une circulaire dans laquelle il attire leur attention sur l'organisation de la « Journée serbe ».

La France scolaire, écrit-il, s'est tout entière associée à la belle manifestation de reconnaissance qu'a été, dans notre pays, la journée du petit drapeau belge. La même pensée d'affection et d'admiration doit s'exprimer dans toutes nos facultés, lycées, collèges et écoles, par une manifestation en l'honneur de nos vaillants alliés serbes.

Une conférence sur la Serbie sera faite dans tous les établissements de l'instruction publique, et tous les étudiants, collégiens et écoliers de France voudront, assurément, donner leur offrande aux victimes serbes de la grande guerre.

La lecture de M. Sarraut sera lue dans toutes les écoles de la Serbie.

Traversée mouvementée. — Nous avons annoncé qu'un incendie s'était déclaré à bord de la Touraine, au cours d'un voyage de New-York au Havre.

C'est le samedi 6 mars que le commandant du paquebot s'aperçut que le feu s'était déclaré dans le cabinet du ventilateur de la chaudière avant. Une fumée abondante envahissait la passerelle. Le feu se communiqua à la cale et au faux pont qui étaient bondés de marchandises. Par radiotélégraphie, le commandant demanda du secours. Plusieurs navires répondirent. Le Rotterdam, qui se trouvait à 73 milles arriva le premier. Dans la matinée de dimanche, on réussit à se rendre maître de l'incendie.

Aujourd'hui, le transatlantique a rallié le Havre. Le commandant tient à signaler le sang-froid, le dévouement et l'initiative des officiers et marins de l'équipage. Les passagers furent parfaitement calmes; il n'y eut aucun désordre, au vu d'une panique. Les causes du sinistre sont inconnues. Une commission va procéder à une enquête afin de les déterminer.

Les forts de Boulair. — Notre escadre des Dardanelles a bombardé récemment les forts de Boulair, au centre de la presqu'île de Gallipoli.

Ce sont deux forts qui portent les noms de fort Napoléon et de fort Victoria, ayant été non pas construits, mais remaniés et renforcés par le corps expéditionnaire anglo-français qui, dans l'été de 1915, dès le début du conflit entre la Russie et la Turquie, s'était établi à Gallipoli et aux environs, sous le commandement du maréchal de « Saint-Arnaud » et de lord Raglan.

La presqu'île de Gallipoli est d'ailleurs une de ces positions qu'on s'est toujours disputées. Remarquons enfin que Gallipoli n'est autre que « la ville des Gaulois », entendez ceux qui, passant de la vallée du Danube en Asie Mineure, fondèrent en plein milieu de l'Anatolie le royaume des Galates.

Nous retrouvons partout les traces de nos glorieux ancêtres.

Trains roulants. — La guerre de Mandchourie prouva que les soldats russes souffraient beaucoup de la privation des bains de vapeur très répandus en Russie. Dans la campagne actuelle nos alliés ont réparé cette lacune. Ils ont mis en service une trentaine de trains, dont les deux premières voitures, attelées à la locomotive, présentent la forme de citernes. En réalité, elles servent à emmagasiner la vapeur produite par une chaudière supplémentaire installée sur la locomotive. Cette vapeur est ensuite distribuée dans trois wagons où les soldats peuvent prendre leur bain en même temps que vêtements et linge de corps, transportés dans un wagon-étuve, sont nettoyés, désinfectés et séchés.

Les soldats russes sortent de leurs bains plus disposés que jamais à courir sus aux Allemands.

Le « Bourbaki ». — Parmi les internés civils qui, au retour d'Allemagne, ont été reçus à Schaffhouse, en Suisse, se trouvait un vieillard de soixante-douze ans, tout courbé sur sa canne. A peine descendu de wagon, il repartit pour un villégiature de Schaffhouse, nommé Marthalen, où, disait-il, il avait été interne en 1871, comme soldat de l'armée de Bourbaki.

chez de braves gens, qui possédaient beaucoup d'enfants et avaient beaucoup pleuré lors de son départ.

A Marthalen, il retrouva aisément la ferme de ces hôtes excellents... et les fermiers eux-mêmes! Le paysan qui en était le propriétaire en 1870 y vit encore avec son fils aîné. Le vieux « Bourbaki » se fit reconnaître de ses anciens amis, qui le reçurent à bras ouverts. On réunit tous les enfants de la famille... un peu grandis depuis le premier passage du brave Français, pour fêter celui qui, il y a quarante-quatre ans, les faisait sauter sur ses genoux en chantant des chansons de sa province. Il but à la santé « de la belle Suisse hospitalière, pays de l'amour fraternel et de la fidélité ».

Ce n'est pas le seul interné qui ait trouvé en Suisse une compensation à ses souffrances.

Le « rempart de la France ». — Les Espagnols de Barcelone parlent du général Joffre non seulement avec beaucoup d'admiration, mais avec une certaine fierté, à cause du voisinage. « C'est un Catalan », disent-ils.

Indiquons à ce propos, puisque nous voilà tra les montes, qu'en espagnol, Jorre veut dire « mur de pierres sèches ».

Jorre et non Joffre, il est vrai, mais la métathèse — c'est-à-dire le déplacement de lettres — est fréquente dans la dérivation des mots. Exemple : le mot latin *semper* (toujours) est devenu *sempre* en italien; en français « beuvrage » s'est transformé en « breuvage » et le langage populaire, coupable de toutes les métathèses, a fait « breloque » de « berloque » et « brebis » de « berbis ».

C'est ainsi que Jorre a produit Joffre... et que le « mur de pierres sèches » est devenu le rempart du pays.

Une vieille querelle. — Nous savons, par les derniers communiqués de l'armée britannique, que, parmi les vaisseaux chargés de bombarder les forts de la côte asiatique des Dardanelles, figure l'*Agamemnon*. C'est évidemment en souvenir de l'Iliade que les Anglais l'ont amené dans ces parages fabuleux, près de la côte où s'élevait jadis la ville de Troie.

Cet *Agamemnon* s'est distingué dans l'attaque par un acharnement tout particulier.

Ce qu'on est rancunier dans la famille des Atrides!

Son ami Luther. — Guillaume II a encore harangué ses troupes, récemment, en Pologne, après un service religieux : les soldats ont dû subir deux prêches en une heure de temps. Dans ce nouveau sermon, le kaiser leur a dit : « Comme mon ami Luther le déclarait, qui est avec Dieu la majorité ».

Luther est donc de ses amis? On croyait le réformateur mort depuis 1546. Le monde entier apprendra avec une certaine curiosité que le fondateur du protestantisme vit toujours, gardé, sans doute, au fond de quelque Wartbourg. Pourquoi l'Empereur le cache-t-il si jalousement? En ce moment où les Boches sont obligés de se serrer le ventre, Luther pourrait leur parler utilement de la diète (... de Worms), qu'il n'a pas pu supporter et qui l'a mis au ban de l'Empire.

Mot de la faim. — Un officier français prisonnier en Allemagne, écrit à sa famille pour lui indiquer qu'il souffre de la faim.

« ... Souvent, dit-il, je regrette la société de mon chien, compagnon idéal dans l'exil. Pourtant il pouvait venir me voir, je le renverrais bien vite, car je n'aurais peut-être pas pitié de lui. Pour cet ami, pas de quartier! ou plutôt trop de quartiers!... »

Un autre jour, il insiste encore et s'exprime de la manière suivante :

« ... Parfois j'imagine avec joie que je me retrouve rue Lafayette, pour me précipiter aussitôt chez Mélanie et dévorer ses enfants de baisers... »

Mélanie est le nom d'une boulangère. Mais les Boches, encore qu'ils connaissent Paris, n'en savaient rien!

Enseigne de guerre. — Les poilus sont fort appréciés « sur le marché ». Le commerce s'est emparé d'eux. A Paris, rue de Lyon, presque en face de la gare, on voit, par exemple, cette enseigne attirante : *Au vieux poilu des Hauts-de-Meuse (remède garanti contre la calvitie)*.

Le récit du vétéran

Le capitaine Goguelat commença ainsi :

Pour lors, Napoléon nous tombe, tout maille, général en chef, à l'armée d'Italie, qui manquait de pain, de munitions, de souliers, d'habits, une pauvre armée nue comme un ver.

— Mes amis, qu'il dit, nous voilà ensemble. Or, mettez-vous dans la boue que, d'ici à quinze jours, vous serez vainqueurs, habillés à neuf, que vous aurez tous des capotes, de bonnes gêtres, de fameux souliers; mais, mes enfants, faut marcher pour aller les prendre à Milan, où il y en a.

Et l'on a marché. Le Français, écrasé, plat comme une punaise, se redresse. Nous étions trente mille va-nu-pieds contre quatre-vingt mille fendants d'Allemands, tous beaux hommes, bien garnis, que je vois encore. Alors, Napoléon, qui n'était encore que Bonaparte, nous souffle je ne sais quel dans le ventre; et l'on marche la nuit, et l'on marche le jour; on te les tape à Montenotte, on court les rosser à Rivoli, Lodi, Arcole, Millesimo et on ne te les lâche pas. Le soldat prend goût à être vainqueur. Alors Napoléon vous enveloppe les généraux allemands, leur prend leurs canons, vivres, argent, munitions, tout ce qu'ils avaient de bon à prendre, vous les jette à l'eau, les bat sur les montagnes, les mord dans l'air, les dévore sur terre, les fouaille partout; parce que, voyez-vous, l'empereur, qu'était aussi un homme d'esprit, se fait bien venir de l'habitant auquel il dit qu'il est arrivé pour le délivrer. Pour lors, le pékin nous loge et nous chérit, les femmes aussi, qui étaient des femmes très judicieuses. Fin finale, en ventrose 96, qu'était dans ce temps-là le mois de mars d'aujourd'hui, nous voilà maîtres de l'Italie. Et, au mois de mars suivant, en une seule année et deux campagnes, il nous met en vue de Vienne; tout était brossé. Nous avions mangé trois armées successivement différentes et dégoûté quatre généraux autrichiens, dont un vieux qu'avait les cheveux blancs et qui a été cuit comme un rat dans les paillassons, à Mantoue. Les rois demandaient grâce à genoux : la paix était conquise. Les autres, à Paris, voyant cela, se disent :

— Voilà un pèlerin qui est singulièrement capable de mettre la main sur la France; faut le lâcher sur l'Asie ou sur l'Amérique; il s'en contentera peut-être.

On lui donne ordre de faire faction en Egypte. Il rassemble ses meilleurs lapins et leur dit comme ça :

— Mes amis, pour le quart, on nous donne l'Egypte à chiquer. Nous l'avalerons en un temps et deux mouvements. En avant!

Qui fut dit, fut fait. Nous voilà en Egypte. Pour lors, en débarquant, le petit caporal nous dit :

— Mes enfants, les pays que vous allez conquérir tiennent à un tas de dieux qu'il faut respecter, parce que le soldat doit être l'ami de tout le monde et battre les gens sans les vexer. Mettez-vous dans la coloquinte de ne toucher à rien d'abord, parce que nous aurons tout après. Marchez!

Alors, nous nous sommes mis en ligne à Alexandrie, à Giseh et devant les Pyramides. Il a fallu marcher sous le soleil, dans le sable. Nous mangeons le melamelou à l'ordinaire et tout plie à la voix de Napoléon.

... Nous revenons d'Egypte. Tout était changé. Nous l'avions laissé général, en un rien de temps, nous le retrouvons empereur, Ma foi, la France s'était donnée à lui comme une belle fille à un lancier. Alors, quand il se trouve à son aise sur le trône, et si bien que

l'Europe attendait sa permission pour faire ses besoins, il nous dit en manière de conversation à l'ordre du jour :

— Mes enfants, est-il juste que les parents de votre empereur tendent la main ? Non, je veux qu'ils soient flambants tout comme moi.

— Convenu, répond l'armée, on t'ira pêcher des royaumes à la baïonnette.

Tout son monde établi, l'impératrice Joséphine ayant la chose tournée à ne pas lui donner d'enfants, il fut obligé de la quitter, quoiqu'il l'aimât considérablement. Mais il lui fallait des petits par rapport au Gouvernement. Tous les souverains d'Europe se sont battus à qui lui donnerait une femme. Et il a épousé une Autrichienne qu'était la fille des Césars. Donc, après son mariage, sa femme a eu un fils qui était roi de Rome, une chose qui n'est pas encore vue sur la terre, car jamais un enfant n'était né roi, son père vivant. Ah ça ! y a-t-il quelqu'un de vous autres qui me soutiendra que tout ça était naturel ?

— Vive l'empereur ! crièrent d'une seule voix les gens de la veillée.

— Chut, enfants, chut. Il est mort en disant : « Gloire, France et batailles ! »

BALZAC.

(Le Médecin de campagne.)

La disette allemande

De nouvelles mesures économiques ont été prises par le Conseil fédéral de l'empire allemand : en particulier, la ration individuelle et quotidienne de pain a été réduite de 225 grammes à 200 grammes. On veut constituer une réserve de farine, et d'ailleurs les médecins ont déclaré que 200 grammes représentaient la ration moyenne de l'homme. Ils ont décidé, de plus, que le pain K convenait à tous les estomacs et que les malades qui en refusaient étaient simplement des neurasthéniques. Voilà une difficulté catégoriquement résolue.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* écrit : « La diminution de farine va rendre sensible à tout Allemand la gravité de la situation. Il est d'ailleurs à désirer que les classes aisées fassent même l'économie de ces 200 grammes. Ainsi que l'a écrit le professeur Hiltzacher, on mange du pain, non par nécessité, mais par habitude. »

La disette de pommes de terre est d'ailleurs beaucoup plus inquiétante que la disette de céréales, parce que des statistiques précises prouvent qu'en Allemagne la pomme de terre constitue l'aliment essentiel des classes pauvres : la cherté simultanée de la pomme de terre et du pain peut les placer dans une situation très difficile.

Les prix de vente des pommes de terre, du moins les prix de vente au détail restent très sensiblement supérieurs aux prix maxima, bien qu'on ait relevé ces derniers.

De très nombreux meetings ont eu lieu, socialistes ou non, pour demander au gouvernement l'établissement du monopole des pommes de terre. Il est impossible de s'en procurer en entrant dans la première boutique venue. Il faut se prêter à une série de transactions avant de pouvoir faire un achat. Certains marchands ne vendent plus de pommes de terre qu'aux clients qui achètent en même temps d'autres légumes.

La lutte est très âpre, autour des pommes de terre, entre les Allemands et leurs cochons. Si l'on trouve si peu de pommes de terre au marché et si elles coûtent cher, c'est, en effet, parce que les paysans préfèrent les garder pour en nourrir leurs porcs. Les Berlinois appellent les porcs « le neuvième ennemi de l'Allemagne ».

On ne peut cependant les tuer tous (les

porcs), car, après la guerre — disent les économistes allemands — « il faudrait trop d'efforts pour reconstituer le troupeau ».

On se contente, provisoirement, de les recenser (ainsi que les patates) et comme on en a abattu un million, ces temps derniers, il s'agit de manger ces provisions. Aussi, le procureur de la province rhénane a-t-il prescrit que dans les hôtelleries où le menu est composé de deux plats, un de ces deux plats devra consister en viande de porc, sous peine d'une amende de 60 marks.

Le cochon obligatoire ! Quel régime pour ceux qui ne le digèrent pas !

A Strasbourg

Une Française née en Alsace et qui vient d'être expulsée de Strasbourg, où elle se trouvait au moment de la déclaration de guerre, écrit à un de nos amis une lettre extrêmement intéressante sur l'accueil que les Strasbourgeois firent aux prisonniers français amenés dans la ville, et que les Allemands, ces psychologues, n'avaient pas prévu. Nous détachons de sa lettre le passage que voici :

« Je ne regrette pas les mois passés en Alsace. J'y songe très souvent avec enthousiasme ; j'ai vu de si jolies choses, des dévouements si beaux, que je suis encore plus fier, aujourd'hui, de mon pays et de mes chers Alsaciens, que je ne l'étais avant la guerre ! Si vous saviez comme ils ont vibré, comme, au début, ils ont eu peur et comme, maintenant, ils espèrent, ils attendent ! »

Quand je pense aux premiers prisonniers qu'on a amenés, je me revois sanglotant dans les bras de mon père... Nous pleurons tous derrière les volets fermés, osant à peine regarder les pauvres soldats défilant vers les vieilles tours où on les enferme. Ils marchaient deux par deux, entourés de soldats, et l'on s'étonnait presque qu'il n'y eût pas de musique, tant c'était théâtral. La foule regardait, silencieuse, émue.

On en amenait quelques-uns journellement à la même heure. De mon balcon solitaire, j'entendais subitement une exclamation en dialecte, qui se répétait de tous côtés, dans la maison, dans la rue :

D'Michele koumme! (Voilà les pioupious !)

Les vieux escaliers de bois craquaient sous des pas précipités ; en un instant, les maisons se vidaient et les rues étaient noires de monde.

Pauvres petits pioupious ! Ils n'ont rien compris, je suppose, à cette foule muette qui les contemplait timide. Ils passaient en courant la tête, ne se doutant pas que c'était toute la France que représentaient à nos yeux leurs pantalons rouges !

Parmi nous, personne ne résistait à l'émotion. Pour les uns, c'était le souvenir du père, garde mobile en 1870 ; pour les autres, celui du 14 Juillet ; pour tous, l'image de la vraie patrie.

Les prisonniers passés, chacun rentrait chez soi, le cœur bouleversé : ça se voyait, je vous assure.

Puis, le courage est venu. Aux convois suivants, on a tendu, à la dérobée, aux braves « Michele », des cigarettes ou de l'argent ; on leur parlait même un peu et un jour que l'un d'eux, un Alsacien, interpella un païen un ami, au passage, ce fut presque du délire.

J'ai assisté à cette scène et j'ai vu des larmes dans bien des yeux.

Mais les punitions ont commencé à pleuvoir. Cette sympathie d'abord muette, ensuite hardie, leur déplaisait, aux Boches. Les prisonniers, à partir d'un certain jour, ont dû marcher plus vite ; puis c'est presque au pas de course qu'on les a fait passer en ville, à travers les petites rues, et la nuit Et, récemment, c'est dans des tramways fermés, aux rideaux tirés, qu'on les transportait à cette tour atroce où on les parque en attendant qu'ils soient en nombre pour être expédiés en Allemagne.

Comme nous les avons admirés, ces pioupious ! et leurs uniformes donc, leurs pantalons, leurs tuniques, leurs chaussures même !

Comme ils étaient bien habillés... et quels beaux gars !

Les journaux avaient beau raconter que les soldats français n'avaient pas de chaussures, mais des habits en loques... comme on en avait, de ces histoires !

Henn'ir g'shen? (Avez-vous vu ?) se disait-on en passant.

— *Io, io, m'r sin n'imm anno 70!* (Oui, oui, ça n'est plus comme en 70 !)

Et chacun rôdait autour de cette tour — à commencer par votre humble servante — pour essayer d'apercevoir les Français, de leur faire un petit signe. Je me rappelle la joie d'un vieux coiffeur, arrivant un matin en s'écriant : « Madame... Madame... enfin il y en a un, tout du haut de la tour, qui m'a vu lui faire bonjour de la main ! » Le pauvre vieux rayonnait de joie.

Combien, parmi ces braves Strasbourgeois, ont été trop cordiaux, trop spontanés et ont payé de prison un mot ou un geste imprudent !

Et si je vous disais encore les quantités folles d'argent et de vêtements qu'on réunissait pour les prisonniers — à qui on n'a jamais pu les remettre — vous diriez sans doute des Strasbourgeois, comme ce capitaine français qu'on emmenait en captivité à la fin d'août :

— Non, ce n'est pas possible... ces gens-là ne peuvent pas rester Allemands !

Ils ne le resteront pas, Dieu merci ! Et quand ils reverront des soldats français dans les rues, ils pourront les embrasser sur les deux joues.

AU PARLEMENT

La classe 1916

La Chambre a approuvé le projet de loi qui autorise le ministre de la guerre à appeler prochainement sous les drapeaux la classe 1916.

Le général Pédoya, au nom de la commission de l'armée, avait recommandé l'approbation du projet, en rappelant que le ministre de la guerre avait fait à la commission des déclarations satisfaisantes en ce qui concerne les mesures d'hygiène : habilement, couchage, cantonnement, nourriture, dont bénéficieront les jeunes soldats.

M. Millerand a tenu à renouveler ses déclarations. Il l'a fait dans les termes suivants :

Je remercie M. le général Pédoya de me fournir l'occasion de redire publiquement ce que j'ai dit hier à la commission de l'armée. Si au moment de l'incorporation de la classe 1915, il y a eu quelques lacunes, elles ont été immédiatement réparées et il ne faut pas exagérer ce qui s'est produit alors.

J'ajoute que la classe 1916 sera incorporée dans des conditions de beaucoup préférables à celles qui ont été faites à la classe de 1915. (Très bien ! très bien !)

Je remercie la commission d'hygiène des suggestions qu'elle veut bien me fournir, j'en tiendrai le plus grand compte. (Très bien ! très bien !)

Et je n'ai pas besoin de dire que le ministre de la guerre est animé, avant tout, de la volonté d'envoyer à l'armée les jeunes gens dans le meilleur état possible au point de vue physique, comme ils le sont déjà au point de vue moral. (Applaudissements.)

Et le projet de loi a été voté à l'unanimité.

Il a été immédiatement transmis au Sénat qui l'a adopté également à l'unanimité, sans débat.

L'INTERDICTION DU COMMERCE AVEC L'ENNEMI

La Chambre avait consacré sa séance du jeudi 11 mars à la discussion du projet de loi qui interdit toute relation d'ordre économique avec l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

Quelques modifications ont été apportées, au cours du débat, au texte primitif. Et la rédaction adoptée au Palais Bourbon comporte les dispositions suivantes :

Dans l'intérêt de la défense nationale, tous

commerce avec les sujets des empires d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie ou les personnes y résidant, est et demeure interdit pendant toute la durée des hostilités. Il est interdit aux sujets de ces empires de se livrer, directement ou par personne interposée, à tout commerce sur le territoire français ou les pays de protectorat français. L'interdiction s'étend à tous actes ou conventions quelconques relatifs à des biens mobiliers ou immobiliers.

Sont nuls et non avenue tous les actes accomplis et tous les contrats passés depuis le 4 août 1914 pour l'Allemagne, et le 13 août pour l'Autriche-Hongrie, avec des sujets allemands ou austro-hongrois.

Est interdite ou déclarée nulle l'exécution des obligations pécuniaires ou autres résultant de tous actes ou contrats passés en territoire français ou de protectorat français antérieurement aux 4 et 13 août.

Quiconque aura violé ou tenté de violer les prohibitions édictées, sera puni de un an à cinq ans de prison et de 500 à 20,000 fr. d'amende.

LE RETRAIT DES NATURALISATIONS

Le Sénat a voté vendredi, en seconde délibération, le projet retirant la nationalité française, dans certains cas, aux Allemands et Austro-Hongrois naturalisés.

L'INTERDICTION DE L'ABSINTHE

Le Sénat a ratifié le projet, déjà voté par la Chambre, interdisant la fabrication, la vente en gros et en détail, ainsi que la circulation de l'absinthe et des liqueurs similaires.

LES FIGUIERS DE SMYRNE

La flotte anglaise a bombardé les forts qui défendent l'entrée du golfe au fond duquel s'élève, dans une situation admirable, la ville de Smyrne, le plus grand port de commerce de l'Asie-Mineure, et le chef-lieu de la province la plus riche de l'empire ottoman.

Au nord et au sud du golfe de Smyrne débouchent les deux grandes vallées, pleines de souvenirs historiques, de l'Hermos et du Méandre, qui sont d'une fertilité merveilleuse. Leur sol produit jusqu'à trois récoltes par an. Là, au nord, coule le Pactole, la rivière au nom fabuleux, qui charriait jadis des paillettes d'or et qui est toujours une source de richesse, grâce à la fertilité de ses alluvions. Là se trouvent les ruines des villes célèbres, comme Sardes, Phocée, d'où partirent, 600 ans avant Jésus-Christ, les fondateurs de Marseille ; Pergame, Ephèse, et bien d'autres encore.

Un arbre qui pousse dans toute cette région avec une vigueur ailleurs inconnue lui donne un charme tout particulier. C'est le figuier. Les plaines et les flancs des collines en sont couverts. Ils atteignent souvent la hauteur de nos marronniers. Ils forment, aux ruines d'Ephèse, une parure de verdure d'une beauté incomparable. La renommée de leurs fruits est universelle.

Le commerce des figues est le plus important de Smyrne. Des milliers de gens en vivent. Les enfants eux-mêmes s'en mêlent. Pendant des semaines, ils ne vont plus à l'école, ils vont « aux figues » ; aussi l'apparition des premières figues sur le marché donne lieu, chaque année, à des fêtes populaires très pittoresques. Les figues arrivent vers la fin du mois d'août dans des corbeilles portées par des chameaux qui vont en files, dix par dix, guidés par un petit âne, et enguirlandés de fleurs et de feuillages. Une musique rustique les précède et la foule, où Grecs, Arméniens et Turcs fraternisent — par exception — accourt pour les voir défilier, joyeuse à la pensée qu'avec l'été finissant, une nouvelle richesse va s'abattre sur Smyrne.

Deux généraux blessés

Le général Maunoury et le général de Villaret sont atteints par une même balle.

Au cours de l'inspection d'une tranchée de première ligne, à 30 mètres de l'ennemi, le général Maunoury, commandant une de nos armées, et le général de Villaret, commandant un des corps de cette armée, ont été blessés par une balle, tandis qu'ils examinaient les lignes allemandes à travers un créneau.

Les médecins n'ont pas pu encore se prononcer sur la gravité de leurs blessures.

Les combats en Champagne

Les opérations qui se poursuivent en Champagne depuis plusieurs semaines ont complètement répondu à notre attente.

D'abord, notre gain local représenté, sur un front de 7 kilomètres en largeur, 2 à 3 kilomètres en profondeur, et il nous a rendus maîtres d'une ligne de hauteurs favorable pour de nouvelles attaques. Ensuite les pertes allemandes ont été très élevées. Deux régiments de la garde ont été à peu près anéantis, nous avons fait près de 2,000 prisonniers, appartenant à cinq corps d'armée différents et nous avons trouvé sur le terrain près de 10,000 cadavres allemands.

Mais le but principal était de fixer sur ce point du front le plus grand nombre possible de forces allemandes, de leur imposer une grosse consommation de munitions, et d'interdire à l'ennemi tout transport de troupes en Russie.

Ce but a été complètement atteint.

Au surplus, dans un communiqué du 10 mars, l'état-major allemand n'a pas pu éviter de le reconnaître. Il a déclaré que l'armée allemande avait perdu plus de monde en Champagne qu'à la bataille des lacs de Mazurie ; or aux lacs de Mazurie, il y avait quatorze corps d'armée allemands et trois divisions de cavalerie.

Il faut remarquer d'autre part qu'une notable partie des troupes allemandes envoyées en Champagne entre le 6 février et le 10 mars, venait de la région du Nord, où l'armée anglaise, le 10 mars, a remporté un brillant succès.

Par là, s'affirme une fois de plus, au bénéfice des alliés, l'étroite solidarité des opérations.

LA PRISE DU FORTIN de Beauséjour

Au nord de la ferme de Beauséjour, sur une croupe, entre deux ravins, la position allemande que nos troupes avaient baptisée le Fortin était constituée par un ensemble de tranchées échelonnées en profondeur.

Une première attaque fut tentée sur le fortin le 23 février, par un bataillon d'infanterie coloniale. Après une série d'actions violentes qui se poursuivirent fort avant dans la nuit, les tranchées furent prises d'assaut et les Allemands durent reculer avec de lourdes pertes.

A l'aube, nous nous maintenons toujours dans les tranchées conquises et nous nous apprêtons à poursuivre nos progrès lorsque l'ennemi lança sur les deux tranchées du saillant une attaque d'une extrême violence.

Les Allemands s'avancèrent en hurlant et en jetant des grenades.

Les marcouins reçurent bravement l'attaque.

Le sous-lieutenant Cazeau réussit à monter sur le parapet après avoir établi un barrage dans le boyau, où il met quelques hommes énergiques. Il charge avec une section, mais il a fait à peine quelques pas qu'il est traversé de part en part et tombe. Alors il se fait mettre face à l'ennemi et pendant que la mitraille fait rage, il maintient ses hommes autour de lui, chantant à haute voix : « Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau... »

Mais le barrage établi dans le boyau va céder, les survivants battent en retraite, le lieutenant Cazeau ne parle plus, les hommes le croient mort.

Le soldat Simon traîne alors son corps par les pieds pendant 900 mètres à travers les balles et la mitraille et ramène son officier dans nos lignes.

Dans le boyau, les Allemands arrivent nombreux à la baïonnette. Trouvant devant eux le soldat Jour, ils lui crient de se rendre ; il est seul, tous ses camarades sont tombés autour de lui, tués ou blessés d'éclats de grenades ; il répond en ajustant les Allemands, les tient en respect par son feu, en tue 6 ; blessé au bras d'un coup de baïonnette dans un corps à corps avec un septième adversaire, il le tue, reçoit un coup de sabre d'un officier ennemi qu'il blesse grièvement et se replie ensuite sur le boyau du fortin.

Le lieutenant Lelong, commandant une des sections de mitrailleuses, déjà blessé, voyant la position perdue, sorti son revolver et tiraux hommes qui l'entourent : « Je vais vous faire voir comment meurt un officier français », se précipite sur les Allemands, en abat plusieurs et tombe percé de coups.

Les derniers survivants battent en retraite.

Le 27 février, deux bataillons d'infanterie coloniale reprirent l'attaque. Après une violente préparation d'artillerie, l'un des bataillons enleva d'un seul élan l'une des tranchées du saillant.

L'autre bataillon, traversant la tranchée de première ligne, s'installa dans la deuxième tranchée et parvint dans un élément de troisième ligne.

Dès la tombée de la nuit, les contre-attaques allemandes se succédèrent ; 4 retours offensifs sont repoussés avec l'aide de l'artillerie. Les abords des tranchées sont jonchés de cadavres ennemis. Devant ce champ de morts, les assaillants hésitent. A la lueur des fusées qu'ils lancent, on voit leurs officiers et leurs gradés frapper les hommes et les menacer du revolver.

La fusillade qui avait duré toute la nuit faiblit au matin.

A ce moment, l'ennemi lance deux compagnies sur les tranchées. Cette contre-attaque est arrêtée en un instant.

Les Allemands renouent alors à reprendre le fortin de vive force et entreprennent un bombardement systématique de la position.

Le feu de l'artillerie allemande atteint une intensité effroyable, mais chacun demeure à son poste. Les hommes déclarent à leurs officiers : « Nous mourrons tous avec vous ici ».

Cette attitude suffit à elle seule à empêcher les Allemands de sortir de leurs boyaux. Le soir, le bombardement cesse : l'ennemi n'ose plus contre-attaquer.

Le fortin est à nous.

Dans la nuit, l'infanterie coloniale fut relevée par les troupes de ligne. Depuis le début de l'action, d'émouvantes manifestations de solidarité s'étaient produites entre les marcouins et les fantassins chargés de les soutenir. Lorsque l'infanterie coloniale partit à l'assaut, il avait fallu toute l'autorité des officiers des régiments de ligne pour empêcher leurs hommes de s'élaner avec leurs camarades. Un jeune soldat, profitant de la nuit, prit les vêtements d'un « colonial » blessé et combattit tout le jour. En revenant grièvement blessé il déclara qu'ayant eu quatre frères tués il était content de les avoir vengés.

NOUVELLES MILITAIRES

Le service de santé. — La commission supérieure consultative du service de santé, constituée par M. Millerand, sous la présidence de M. de Freycinet, a achevé la première partie de sa tâche.

Dans un rapport rédigé par M. Joseph Reinach, elle rend hommage aux qualités tradi-

Donnelles du corps de santé militaire et à l'effort déjà fait par ce service pour réaliser d'appréciables et incontestables progrès sous le coup des leçons de l'expérience dans une guerre sans précédents par son amplitude et sa violence. Afin de poursuivre et développer cet effort, la commission soumet au ministre de la guerre un certain nombre de propositions dont voici les principales :

Augmentation rapide, jusqu'à soixante par corps d'armée, du nombre des automobiles aménagées pour le transport des blessés et exclusivement affectées à leur évacuation ;

Création, à raison d'une au minimum par corps d'armée, de formations sanitaires chirurgicales de l'avant ;

Evacuation des blessés dans la zone des armées par des trains sanitaires formés en avant si possible et par des trains de ravitaillement quotidiens en retour pourvus du personnel et du matériel suffisants ;

Rapprochement près du front de la partie sanitaire des gares régulières ;

Répartition dans les formations sanitaires des chirurgiens de carrière ;

Affectation de formations spéciales aux typhiques et contagieux.

LA GUERRE AUX COLONIES

Cameroun.

Des renseignements détaillés viennent de parvenir au ministère des colonies sur le combat qui s'est livré le 5 janvier dernier à Edéa et qui a été un gros succès pour nos troupes.

La ville elle-même avait été enlevée après une série de combats heureux dès le 26 octobre. Des attaques partielles, dans le dessein de reconnaître nos positions, eurent lieu le 26 novembre et le 22 décembre.

Le 5 janvier au matin, l'ennemi revint en force (800 hommes environ, soutenus par plusieurs mitrailleuses) et tenta une action énergique contre notre détachement. Mais cette attaque fut repoussée et la colonne qui se présentait fut littéralement fauchée par nos tirailleurs. Un autre blockhaus, barrant la route et la voie ferrée, fut également attaqué par une compagnie et demie allemande, mais sans succès. Les 20 tirailleurs qui défendaient ce blockhaus firent subir aux assaillants des pertes telles qu'ils se retirèrent en toute hâte après quatre heures de combat, sans même pouvoir évacuer leurs blessés.

En résumé, l'attaque des Allemands aboutit pour eux à un sanglant échec. L'ennemi dut se retirer précipitamment dans des directions divergentes, protégé contre notre poursuite par la densité de la forêt tropicale dont nous connaissions mal les sentiers. Depuis le 5 janvier, il s'est maintenu sur la défensive sans pouvoir tenter une nouvelle attaque.

Le ministre des colonies s'est empressé, au nom du Gouvernement tout entier, d'envoyer à nos valeureuses troupes noires l'expression de sa gratitude et de son admiration pour ce brillant succès.

LA GUERRE AÉRIENNE

Le 7 mars, six avions anglais sont partis pour attaquer Ostende. Deux ont dû rentrer par suite du gel de leur pétrole. Les quatre autres ont atteint Ostende ; ils ont jeté onze bombes sur l'atelier de réparation des sous-marins et quatre sur le Kursaal qui sert de quartier général à l'armée allemande. Tous ces avions sont rentrés. Il est probable que les dégâts causés sont considérables.

Dans le convoi des blessés allemands arrivés à Toulon, se trouve l'aviateur allemand Hiddessen, du 24^e dragons, faisant partie de l'escadrille de Metz. Hiddessen, alors qu'il appartenait à l'escadrille d'Ostende, participa, en août et septembre, aux tentatives aériennes contre Paris.

Dans la région de Pont-à-Mousson, un aviateur allemand a jeté une bombe sur Landremont, près de Sainte-Geneviève. Un éclat de l'engin a tué un petit garçon.

Un Taube s'est encore aventuré au-dessus de Lunéville et a été repoussé par le feu nourri de nos artilleurs. Une bombe a été jetée de l'appareil au-dessus de l'usine des wagons et a éclaté sans faire aucun dégât.

Un Zeppelin qui survola Calais, le 5 mars, puis se dirigea du côté de Boulogne, n'a pas reparu depuis à son port d'attache pendant la nuit du 5, il y eut du brouillard sur la Manche. Les autorités allemandes le considèrent comme perdu.

LES CROQUIS DE L'ILLUSTRATION

par HENRIOT.



Canaux de Flandre.

— A la bonne heure ! je me retrouve au moins dans mon élément... mais j'aurais dû amener un canot.



Réveil.

— Tu as bien roupillé, cette nuit ?
— Mal... pas la moindre canonnade. A présent, quand je n'entends pas le canon, ça m'empêche de dormir !

LA CUISINE DU TROUPIER

Les pommes de terre en matelote.

Eplucher, laver et couper en morceaux la quantité nécessaire de pommes de terre. Faire fondre un peu de saindoux ou graisse dans la gamelle de campement. Lorsque le saindoux est fumant, ajouter un peu de farine, bien remuer et laisser cuire jusqu'à ce que la farine soit brune.

Pour une quantité d'environ dix pommes de terre de moyenne grosseur, verser la valeur d'un verre d'eau et celle d'un verre de vin rouge. Assaisonner (sel, poivre et quelques condiments, si possible). Ajouter alors les pommes de terre ; couvrir le récipient et laisser cuire à feu doux pendant trois quarts d'heure ou une heure au plus.

EN ZIG-ZAG

Diction alsacien :

Il y a des moments où le lièvre lui-même devient un animal très dangereux... c'est quand on en a trop mangé !

MADAME PROFESSOR KNATSCHKE, à sa nouvelle bonne. Vous avez un amoureux ?

LA BONNE. Non, madame.

MADAME KNATSCHKE. Comment s'appelle-t-il ?

LA BONNE. Otto.

Mieux vaut mourir en juste bataille que vivre sous le joug (La Trémouille, 1488). — Pourquoi me plaignez-vous ? Je meurs pour ma patrie (Marceau).

BLOC-NOTES

— M. Delcassé a fait porter à Verdun une couronne sur les tombes du lieutenant-colonel Racquet et du lieutenant Cheillon, qui furent, l'un son officier d'ordonnance, l'autre le sous-chef de son cabinet au ministère de la marine.

— Soixante prisonniers alsaciens-lorrains, internés à Saint-Elie, ayant contracté un engagement volontaire dans l'armée française, ont quitté le dépôt militaire en tête, au milieu des ovations de la foule.

— Le ministre de la guerre a décidé qu'une médaille d'honneur des épidémies en or serait accordée à M^{lle} Clara Murial Kipling, infirmière à l'hôpital américain de Paris.

— Les premières cigognes viennent d'arriver en Alsace. À Colmar elles se sont installées sur le clocher de l'église Saint-Martin.

— A dater du 20 courant, les permis de séjour accordés aux étrangers résidant en France devront être munis d'une photographie du titulaire.

— Le premier contingent australien est arrivé en Angleterre.

— M. Pierre Baudin, sénateur de l'Ain, a été chargé par le Gouvernement d'une mission économique au Brésil, dans la république d'Argentine et au Chili ; il partira prochainement.

— Le Gouvernement autrichien va instituer le système des cartes et bons de pain.

— Les compagnies allemandes d'assurances sur la vie ont payé plus de 75 millions de francs pour décès à l'armée. La plupart ont réduit à un quart le paiement des sommes dues.

— Le directeur de la police de Strasbourg interdit aux enfants le port des bretes mais avec des inscriptions françaises et anglaises.

— Un nouveau décret qui prorogera pour une période de trois mois (1^{er} avril au 31 juin) le paiement des loyers, est en préparation.

— Le soldat Adolphe Loer du 79^e territorial d'infanterie, soigné à l'hôpital des blessés à Asnières, a treize frères sous les drapeaux.

— Le kaiser a décoré le sultan de la Croix de fer de 1^{re} classe pour la part qu'il a prise à la défense des Dardanelles.

— Par crainte de la disette, les zones en friche, réservées autour de toutes les fortifications allemandes, sont cette année cultivées.

— On dit que l'ancien sultan Abdul Hamid est en liberté.

— Les Allemands ont mobilisé les éléphants du jardin zoologique de Haguenau pour leur les routes : derrière la ligne de feu.

— Afin de diminuer la visibilité des uniformes, le ministre de la guerre belge vient de choisir pour tous les soldats une teinte unique, un kaï brun verdâtre, à la fois sombre et discret.

— Le paquebot *Eugène-Pereire*, courrier d'Alger, a été assailli en mer par une furieuse tempête. Il a dû rentrer à Marseille.

— Reçu du front et remis au ministre, pour les veuves et orphelins, 2 fr. 00 (montant du prêt), d'un capot du XX^e corps, que nous remercions bien cordialement.

— Le prince Bourhaneddine, le fils favori de l'ex-sultan Abdul-Hamid a été trouvé, ces jours-ci, étranglé dans sa chambre à coucher.

— L'amiral allemand aurait reçu un rapport secret l'informant que douze sous-marins avaient disparu.

— On annonce la mort de M. Belle, sénateur républicain d'Indre-et-Loire, doyen du Sénat, décédé le 12 mars, à l'âge de quatre-vingt onze ans.

— Le préfet de la Seine vient d'adresser aux maires de Paris une circulaire concernant les formalités à remplir pour obtenir la pension de veuve ou d'orphelin de militaire tué à l'ennemi.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Groupes de divisions territoriales.

Caporal BOURRY, 44^e territorial : belle attitude au cours d'une reconnaissance.

Soldat ROBERT, 44^e territorial : belle conduite au cours d'une reconnaissance.

Lieutenant-colonel DEMANGE, 44^e territorial : a, malgré son âge, et jusqu'au moment où, surmené, il a dû être évacué, déployé dans son commandement un zèle et une conscience dignes des plus grands éloges.

Gouvernement de Belfort.

Sous-lieutenant LABIE, 244^e rég. d'infanterie : mortellement atteint en se portant au secours de ses hommes blessés, ne voulant pas les laisser tomber aux mains de l'ennemi.

Adjudant-chef LABOURESSSE, 99^e d'infanterie : n'a pas hésité, au cours d'un combat, à se porter en avant pour ramener des blessés ; a été lui-même blessé à la jambe au cours de cette tentative et n'a consenti à être relevé que le dernier.

Sergent EPAILLY, 244^e d'infanterie : a conduit sa section avec énergie et bravoure, a exécuté sous un feu violent un mouvement en avant audacieux qui a obligé l'ennemi à se retirer ; s'est porté ensuite sous le feu au secours de soldats tombés blessés.

Sergent ANDRAUD, 99^e d'infanterie territoriale : a fait preuve du plus grand sang-froid dans l'exercice du commandement de sa section, dont le chef avait été blessé. A aidé ce dernier à marcher et, en outre, a porté sur ses épaules un de ses hommes blessés, jusqu'à ce qu'il fût à l'abri.

Douanier GUENOT : belle attitude au feu. Est allé chercher, sous une fusillade intense, un blessé du 55^e rég. territorial et l'a rapporté sur son dos.

Aviation et divers.

Lieutenant d'artillerie VOLMERANCE, escadrille H. F. n° 19 : a, depuis le début de la campagne, fait preuve d'une énergie, d'un courage et d'une habileté rares. A accompli, comme pilote-observateur, 64 reconnaissances toujours longues, souvent dangereuses et ayant donné les résultats les plus heureux. A eu son avion atteint sept fois par des projectiles ennemis.

Lieutenant d'artillerie BAULIER : observateur en avion, a montré la plus grande bravoure en s'exposant par tous les temps, au feu de l'ennemi pour reconnaître ses positions.

Lieutenant d'artillerie VAUGLIN et pilote POURPE, escadrille M. S. n° 23 : ont fait une reconnaissance de longue durée par un temps particulièrement dangereux, temps couvert, vent violent et froid rigoureux. Pris au retour dans un banc de nuages de plus de 700 mètres d'épaisseur, ont perdu l'équilibre et ont fait une chute qui a causé leur mort.

Médecin-major CURY, ambulance 14 : a fait preuve d'une ingéniosité sans pareille et d'un dévouement des plus méritoires pour l'organisation et l'exploitation d'une formation sanitaire hospitalisant 1.500 blessés.

Capitaine ROCHAS, état-major d'une armée : a montré, depuis le début de la campagne, dans ses fonctions d'officier de liaison, de brillantes qualités d'intelligence, de tact, de courage et d'énergie.

Officier d'administration POIRSON, hôpital d'évacuation n° 6 : a proposé un règlement qui mérite de fixer l'attention pour accélérer l'évacuation des blessés, et ne plus perdre leur trace jusque dans l'intérieur du territoire.

Capitaine LE MERRE, état-major d'une armée : a depuis le début des opérations, rendu dans les fonctions spéciales qui lui ont été confiées, les services les plus sérieux et les plus utiles.

M^{lle} DAEMS de Wisembach : a installé, dès le début de la campagne, dans sa maison de Wisembach, deux salles d'infirmier qui ont été utilisées par les médecins des unités françaises et allemandes, combattant aux abords de cette localité. A nourri et soigné, avec un infatigable dévouement et une science auxquels l'ennemi a lui-même rendu hommage par écrit, tous les blessés qu'elle pouvait, soit recueillir chez elle, soit découvrir dans le voisinage. Du 13 au 23 septembre, pendant le bombardement de Wisembach, a donné à ses concitoyens, réfugiés dans les caves, l'exemple de la plus tranquille bravoure sous le feu. Belge de naissance, n'a pas hésité à affirmer devant les officiers ennemis qui triomphaient de l'invasion de sa patrie, son ardent attachement à la France.

M^{lle} BEAUGE, institutrice à Haroue (Meurthe-et-Moselle) : a fait preuve de qualités exemplaires en organisant, au château de Haroue, dès les premiers jours de la mobilisation, un hôpital auxiliaire, qu'elle a mis à la disposition du service de santé. A donné des soins sans compter aux blessés et malades, passant les nuits et les jours à leur chevet. A contracté une maladie grave qui a mis sa vie en danger.

Gouvernement militaire de Paris.

Lieutenant STEFALI, 2^e cuirassiers : a conduit pendant trois jours une reconnaissance d'officier dans des conditions particulièrement difficiles, restant enfermé dans les lignes ennemies, y recueillant et faisant parvenir au commandement des renseignements nombreux, utiles et précis. A réussi à ramener tout son détachement en franchissant de nuit des marais et en traversant à nouveau les avant-postes ennemis.

Maréchal des logis fourrier SCHMITT, 11^e cuirassiers : a établi sous le feu la liaison entre le 11^e et le 12^e cuirassiers. A montré de l'énergie et du sang-froid et a été blessé à la cuisse en accomplissant sa mission.

Maréchal des logis DEVEZE, 11^e cuirassiers : étant placé en observateur à la fenêtre d'une ferme, est resté à son poste sous une grêle de balles, et n'a cessé de faire le coup de feu qu'un dernier moment. A quitté le dernier la ligne de feu.

1^{er} Corps d'Armée.

Brigadier LEHOUCQ et cavalier DELBART, 4^e cuirassiers : ont fait preuve de grand courage et de sang-froid en tenant sous le feu de leur carabine un détachement de 22 dragons wurtembergeois, d'un sous-officier et de 4 officiers dont le capitaine, et en leur faisant déposer les armes.

5^e Corps d'Armée.

Lieutenant FEUGÈRE, 3^e rég. d'artillerie lourde : observateur en aéroplane, a, à ce titre, exécuté depuis le début de la campagne environ trente vols, quelquefois plusieurs dans la même journée et le plus souvent dans des conditions extrêmement périlleuses. A exécuté des reconnaissances au-dessus des lignes ennemies et réglé un assez grand nombre de tirs avec succès. A déjà rendu ainsi de grands services à l'artillerie lourde.

Maréchal des logis DE BELLOY DE SAINT-LIENARD, 29^e dragons : engagé volontaire pour la durée de la guerre, a rapidement acquis ses galons de sous-officier. Fait preuve des plus grandes qualités militaires. Le 22 octobre, après avoir été renversé par l'éclatement d'un obus, est revenu sous le feu pour ramasser ses camarades blessés.

Maréchal des logis EDART, 29^e dragons : le 19 octobre, a mis pied à terre, sous un feu des plus violents, pour proposer son cheval à son capitaine démonté, et a insisté longue-

ment pour le lui faire accepter. Etant remonté à cheval, a mis pied à terre de nouveau pour aider un chef d'escadrons à relever un blessé et a aidé cet officier supérieur à monter à cheval.

Maréchal des logis DE BRESCEUX, 7^e dragons : s'est engagé, à quarante-six ans, pour la durée de la guerre. A donné le plus bel exemple de cranerie et de dévouement.

Adjudant TONDEUR, 80^e d'artillerie : le 17 octobre, a fait preuve de beaucoup d'initiative, de courage, en amenant sa section auprès de l'autre section de la batterie battue sur son flanc par des feux d'infanterie et prise sous un feu violent de l'artillerie ennemie.

Maréchal des logis ROLLAND, 3^e d'artillerie lourde : a réussi, quoique en prise à un tir bien réglé de l'ennemi, à faire relever à trois reprises sa pièce et à continuer le feu.

6^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon DE HALDAT DU LYS, 162^e d'infanterie : a fait preuve d'une énergie remarquable dans une série de combats qui se sont déroulés du 26 octobre au 9 novembre. Toujours sur la brèche, animant par son exemple et par sa parole les unités sous ses ordres, a montré un mépris du danger joint à une expérience consommée qui a déterminé à maintes reprises le succès de l'offensive. Officier de la plus grande valeur.

Capitaine PEREZ, 22^e dragons : après avoir fait preuve d'une activité inlassable et de la plus belle intrépidité depuis le début de la campagne, s'est maintenu pendant deux jours et deux nuits dans une maison dénichée par les obus pour assurer une liaison constante entre le commandant du secteur et les différents échelons du commandement. Blessé par un éclat d'obus, n'a pas accusé sa blessure pour continuer à assurer son service.

Sous-lieutenant DEZAUNAY, 22^e dragons : le 20 octobre, a en la cuisse brisée par une balle ; est resté sur le terrain au milieu de son peloton à peu près détruit. A été déjà cité deux fois à l'ordre de la brigade et de la division pour des reconnaissances d'une rare audace.

Soldat VANDEVYVER, 162^e d'infanterie : blessé, le 22 août 1914, au bras, a demandé à rejoindre sa compagnie au passage de son régiment, le 3 septembre, bien qu'il ne fût pas complètement guéri. A de nouveau été blessé par deux balles le 8 septembre.

8^e et 9^e Corps d'Armée.

Lieutenant de réserve LEDEUIL, 256^e d'infanterie : commande sa compagnie avec beaucoup d'intelligence et entraîne admirablement ses hommes au feu ; s'est particulièrement distingué pendant le bombardement et l'attaque ennemie du 5 novembre. Dans la matinée du 6 novembre, par un stratagème organisé avec beaucoup d'audace, de courage et d'à-propos, a fait 30 prisonniers.

Chef de bataillon GOUSSAUD DE MERLIS, 77^e d'infanterie : d'une bravoure et d'une énergie rares. Blessé une première fois d'une balle au bras, le 30 août, a conservé néanmoins son commandement. Atteint de deux blessures le 15 septembre, a rejoint quinze jours après, avant guérison complète ; blessé une troisième fois, le 26 octobre, en enlevant à la tête de son bataillon plusieurs tranchées. Vient, à peine guéri, de reprendre son commandement.

Capitaine BONY DE LAVERGNE, 49^e d'artillerie : le 11 novembre, a arrêté l'offensive allemande, alors que sa batterie était prise sous un feu violent d'artillerie et une fusillade venant d'une pointe allemande qui s'était portée sur ses derrières. A contribué à la prise de 60 Allemands par l'infanterie anglaise.

Brigadier MONToux, 49^e d'artillerie : a assuré, pendant une longue période, la liaison entre sa batterie et l'observateur avancé. Blessé et, après une demi-heure d'évanouissement, a assuré complètement son service avant de rentrer se faire panser.

Chef de bataillon BAUNARD, 77^e d'infanterie : a fait preuve des plus remarquables qualités dans le commandement provisoire du 77^e, qu'il a exercé dans tous les combats. A pris sur ses hommes, par son entrain, son énergie et son courage, un ascendant remarquable. A, par ses exemples, élevé leur moral au plus haut point, réussissant dans toutes les missions qui lui étaient données et contenant, notamment le 12 novembre, la plus grande partie de la journée, l'attaque de forces quatre fois supérieures.

Médecin-major ARDOIN, 18^e division d'infanterie : a, une fois de plus, fait preuve de courage et du plus beau dévouement dans la nuit du 6 au 7 décembre, au cours d'un bombardement des plus violents qui a atteint le poste de secours du 77^e, où plusieurs soldats furent tués ou blessés, transportant ses blessés sous le feu et revenant ensuite au secours de civils blessés, dont le bombardement détruisait les maisons. Déjà cité antérieurement à l'ordre du corps d'armée.

Sergent WIRTH, groupe cycliste de la 9^e division de cavalerie : le 2 novembre, ayant dû abandonner sa tranchée, qui était prise sous un feu violent d'enfilade, a fait évacuer d'abord tous ses chasseurs et malgré leur demande de se retirer avec eux, est resté le dernier. Est tombé grièvement blessé.

Caporal HERVE, groupe cycliste de la 9^e division de cavalerie : est entré, le 1^{er} novembre au soir, dans le parc d'un château, après avoir surpris et tué une sentinelle allemande. A reconnu, sous un feu violent, les tranchées ennemies en arrière du parc.

Chasseur RABREAU, groupe cycliste de la 9^e division de cavalerie : est entré, le 1^{er} novembre, au soir, dans le parc d'un château, après avoir surpris et tué une sentinelle allemande. A reconnu, sous un feu violent, les tranchées ennemies installées un peu en arrière de la lisière du parc.

Capitaine DE PEYTES DE MONTCA-BRIER, 20^e d'artillerie : déjà cité une première fois pour sa brillante conduite dans divers combats le 15 novembre. N'a cessé depuis cette époque de donner un magnifique exemple de courage et de dévouement, en occupant journellement les postes de commandement les plus dangereux. Tué glorieusement, le 2 décembre, à hauteur de la première tranchée.

Capitaine BASTIAN, 114^e d'infanterie : a été tué glorieusement, le 8 novembre, à la tête de sa compagnie en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Capitaine HENRY, 6^e génie : a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables, en allant, de nuit, faire sauter à la mélinite une maison occupée par l'ennemi et située à 4 mètres en avant d'un de ses boyaux de communication. A rempli cette mission périlleuse avec un plein succès.

Capitaine GOBEAU, 6^e génie : a fait preuve d'un courage et d'un sang-froid remarquables en allant, de nuit, faire sauter à la mélinite, une maison occupée par l'ennemi et reliée par un boyau à ses tranchées, distantes de 30 mètres. A rempli cette mission périlleuse avec un plein succès.

Sergents AYRAULT, DESLOGES, caporaux **ABONNEAU, MATHIEU**, sapeurs **MÉNARD, TROUVÉ, PARAGE** et **GUYOT**, 6^e génie : ont fait preuve de courage, de dévouement et d'un haut sentiment du devoir en s'offrant volontairement pour faire sauter à la mélinite une maison d'où les Allemands enfilait nos tranchées et décimaient notre infanterie. Ont rempli leur mission avec un plein succès.

10^e Corps d'Armée.

Lieutenant-colonel EDOU, 48^e d'infanterie : les 21, 22 et 29 août, a fait preuve de belles qualités militaires et du plus grand courage. Le 14 septembre s'est porté, sous un feu violent, sur la première ligne pour disposer les compagnies de tête et a été tué d'un éclat d'obus.

Capitaine HENERY, 48^e d'infanterie : le 5 octobre, a fait preuve du plus grand sang-froid en maintenant jusqu'au dernier mo-

ment ses mitrailleuses dans les tranchées ; a été blessé ; avait déjà été blessé.

Sous-lieutenant de réserve LE FLOCH, 41^e d'infanterie : a conduit sa section aux différents combats avec la plus grande énergie. Le 3 octobre, a su maintenir sa troupe sous une grêle de balles, en lui disant : « Vous voyez bien que cela ne touche pas. » S'est porté seul à 100 mètres en avant pour secourir un blessé. Atteint à la cuisse et au bras pendant le repli, est mort en criant : « Vive la France ! »

Adjudant-chef ROUPNEL, 47^e d'infanterie : blessé douloureusement au talon le 29 août, a continué à commander sa section. Atteint à nouveau le 3 octobre par un éclat d'obus n'a pas voulu quitter son poste et ne s'est retiré que le 5 octobre, après une troisième blessure profonde à la cuisse qui lui a mis dans l'impossibilité absolue de marcher.

Sergent réserviste PRIMAULT, 70^e d'infanterie : ayant trois doigts coupés, a continué à entraîner ses hommes.

Sergent réserviste JAGUT, 70^e d'infanterie : le 6 septembre, a cherché à relever le corps de son lieutenant mortellement blessé sous les balles, à 200 mètres de l'ennemi.

Soldat BRIAND, 47^e d'infanterie : s'est offert plusieurs fois spontanément pour faire des patrouilles dans les journées des 3 et 4 octobre ; a transmis comme agent de liaison des ordres à sa section pendant toute une journée sous un feu terrible ; s'est fait tuer glorieusement sur une barricade.

11^e et 12^e Corps d'Armée.

Lieutenant DUMAS, 2^e rég. de chasseurs : le 11 août, au cours d'une reconnaissance, a ramené ses troupes en bon ordre quoique blessé de deux balles dont l'une lui avait cassé le bras.

Télégraphiste GOASGUEN, 3^e dragons : blessé en allant, sous un feu violent d'artillerie réparer une ligne téléphonique rompue.

Soldat FOURNET, 12^e section d'infirmeries : le 9 novembre, a été sérieusement blessé par un obus en accompagnant les voitures pour blessés de l'ambulance sous le feu de l'ennemi.

Sous-lieutenant VERNY, 20^e dragons : le 8 octobre, a été blessé mortellement au cours d'une reconnaissance sur un village ; est mort trois quarts d'heure après, donnant jusqu'à la fin le plus bel exemple de courage et d'abnégation.

13^e Corps d'Armée.

Lieutenant de réserve ROUZAUD, 105^e d'infanterie : a montré le plus grand courage et la plus grande énergie pendant l'attaque dirigée par les Allemands le 27 novembre et a conservé le commandement jusqu'à la fin du combat, bien que blessé sérieusement.

Sous-lieutenant GIMET, 105^e d'infanterie : assez sérieusement blessé pendant l'attaque prononcée par les Allemands le 27 novembre, a conservé le commandement de son peloton sous un feu violent jusqu'à la fin du combat et a contribué à infliger à l'ennemi un échec complet.

Sergent MERLE, 105^e d'infanterie : est resté à son poste pendant huit heures sous un feu très violent de l'artillerie lourde allemande qui avait démoli sa tranchée ; ayant dans cette tranchée de l'eau jusqu'aux genoux, s'est courageusement découvert jusqu'à la ceinture pour faire feu sur une troupe allemande qui s'avancait à la baïonnette, puis s'est élancé en avant, avec quelques hommes en criant : « En avant, à la baïonnette ! », a ainsi entraîné sa demi-section et mis l'ennemi en fuite.

Soldat DAUTRESANCLE, 105^e d'infanterie : s'est offert pour aller retirer les papiers d'un observateur allemand tué en avant des lignes allemandes, n'a pas voulu attendre la nuit pour accomplir cette mission très périlleuse. A fait preuve d'un sang-froid exceptionnel en traversant l'espace découvert qui le séparait du cadavre allemand et a rapporté avec les papiers un protégé-bouche demandé le jour même par le général en chef.

Sergent MARIN, 121^e d'infanterie : commandait l'escouade qui a rapporté le drapeau du 49^e allemand. Chef de section ayant de l'autorité par la confiance qu'il inspire à tous, se propose de suite pour toutes les missions délicates ou périlleuses. A de nombreux succès.

bravoure au feu à son actif, en particulier lors de l'opération de nuit du 13 novembre. A été proposé pour la médaille militaire le 15 novembre. A été tué le même jour par un éclat d'obus.

Sergent PEYRON, 121^e d'infanterie : blessé le 17 septembre après s'être conduit admirablement depuis le début de la campagne, est revenu aussitôt guéri et ne cesse de donner d'autres preuves de savoir faire et d'intelligente activité. A été proposé pour la médaille militaire le 15 novembre. A été tué le même jour par un éclat d'obus.

Soldat ROUCHOUX, 92^e d'infanterie : blessé d'un coup de baïonnette à la tête au cours d'une attaque nocturne, a tué son adversaire et a continué à combattre sous le feu ennemi. Cerné de toutes parts, est parvenu à s'échapper en traversant les lignes allemandes.

Capitaine RUNACHER, 92^e d'infanterie : a dirigé, le 29 novembre, une colonne d'attaque contre les tranchées allemandes avec une vigueur et un entrain exceptionnels. A pénétré dans les tranchées et s'y est maintenu bien que fusillé de toutes parts jusqu'au moment où il allait être cerné.

Sergent CHATONNIER, 92^e d'infanterie : a su maintenir ses hommes énergiquement dans une tranchée conquise, ne s'est dégagé que la nuit avec sang-froid et habileté, alors qu'il était cerné de toutes parts.

Sous-lieutenant GUILHEM, 139^e d'infanterie : commandant de compagnie et grièvement blessé par un éclat d'obus dans la tranchée, a conservé, après un pansement sommaire, le commandement de son unité. N'a rejoint le poste de secours qu'à la nuit, au moment de la relève de sa compagnie.

14^e et 15^e Corps d'Armée.

Sergent CHRISTOPHE et **caporal VILLARD**, 97^e d'infanterie : ont, dans la nuit du 9 au 10 novembre, mis le feu à une meule de paille, située à environ 30 mètres des tranchées allemandes, desquelles partaient des coups de feu ayant occasionné des pertes à la compagnie. Ont, de nouveau, dans la nuit du 15 au 16, mis le feu à une autre meule encore plus rapprochée de l'ennemi et n'ont pu regagner qu'avec peine leur tranchée sous une vive fusillade.

Caporal RIMBERT, 54^e bataillon de chasseurs à pied : au cours de la défense d'un village, a montré un grand courage et de l'intelligence dans l'accomplissement, sous un feu de grosse artillerie, de sa mission d'agent de liaison. S'est, à la même affaire, porté au secours du commandant de son bataillon, mortellement blessé.

Caporal RAMBERT, 23^e bataillon de chasseurs : ayant mission, avec son escouade, de reconnaître une tranchée allemande, s'est glissé à travers les réseaux de fils de fer jusqu'à la tranchée. Reconnu et interpellé par l'ennemi, a reçu quatorze blessures, a pu rentrer quand même à son poste et a rapporté des renseignements.

Soldat REY, 23^e bataillon de chasseurs : s'est offert volontairement pour aller sous un feu très violent porter des cartouches à une tranchée menacée ; blessé au cours du trajet a accompli néanmoins la mission qu'il avait acceptée de remplir.

16^e Corps d'Armée.

Chef d'escadrons FOURNIER, 19^e dragons : a fait preuve de la plus grande énergie à la défense d'un point d'appui, le 19 octobre, où son demi-régiment s'est distingué. Blessé d'un éclat d'obus, a continué d'exercer son commandement donnant ainsi l'exemple du sang-froid.

Lieutenant-colonel HAYAUX DU TILLY, 142^e d'infanterie : a, pendant une période de plus de quinze jours, au milieu des circonstances les plus difficiles, montré dans le commandement de son régiment les plus belles qualités de calme, d'énergie, d'endurance. S'est distingué les 2, 3, 8, 9, 10, 11 novembre.

Chef de bataillon SIMONET, 142^e d'infanterie : par sa décision et sa bravoure, a, le 2 novembre 1914, rétabli la ligne de bataille de son régiment en reprenant des retranchements abandonnés, et qui allaient être occupés par l'ennemi.

CITATIONS

(Suite).

Chef de bataillon SAUVET, 81^e d'infanterie : n'a cessé de donner l'exemple du devoir, de l'énergie et du dévouement poussé au degré le plus élevé et a été blessé au moment où il faisait une reconnaissance devant une position ennemie, le 29 octobre.

Adjudant MATTES, 53^e d'infanterie : très belle attitude au feu depuis le commencement de la campagne. S'est particulièrement distingué dans les combats devant un village. A maintenu ses hommes dans leurs positions sous le feu le plus violent. A repoussé à la baïonnette une attaque faite par une force ennemie supérieure en nombre.

Sergent RAYNAUD, 142^e d'infanterie : a fait preuve au combat du 20 novembre, d'intelligence, de courage et d'initiative en s'installant dans un grenier d'où il a renseigné son commandant de compagnie et infligé de grosses pertes à l'ennemi.

Lieutenant de réserve BERNARD, 142^e d'infanterie : brillante conduite au feu. A été blessé à la tête de sa section dans une charge à la baïonnette, le 2 novembre.

Adjudant DELSOL, 342^e d'infanterie : a conduit brillamment sa section à l'assaut d'une ferme dans laquelle était cernée une autre section de sa compagnie, et a réussi à la dégager.

Soldat BENOIT, 342^e d'infanterie : se trouvant sous le feu repéré d'une mitrailleuse allemande, s'est porté spontanément au secours de ses camarades blessés et a été blessé lui-même.

17^e et 18^e Corps d'Armée.

Adjudant-chef DAJEAN, 9^e chasseurs : au cours de combats, a transmis les ordres de son chef de corps avec la plus grande intrépidité.

Maréchal des logis MONDRAN, 10^e hussards : chargé d'une reconnaissance avec quelques cavaliers, a repoussé dans un combat à pied des patrouilles ennemies et fait deux prisonniers. Le même jour, a, par le feu de ses hommes, obligé un avion allemand à atterrir et fait prisonniers les deux aviateurs, montrant dans ces circonstances autant de coup d'œil et de décision que de sang-froid et d'énergie.

20^e Corps d'Armée.

Capitaine ANDRÉ, 26^e d'infanterie : officier d'une rare énergie. Blessé sérieusement à l'épaule d'un éclat d'obus, le 20 septembre au soir, a fait preuve du plus brillant courage en conservant le commandement de sa compagnie à la tête de laquelle il est tombé glorieusement le lendemain matin.

Lieutenant MICHAUD, 60^e d'artillerie : le 27 novembre, s'est porté avec une pièce à 1,000 mètres des tranchées ennemies en parcourant un terrain découvert battu par l'artillerie de campagne allemande, et a établi son poste d'observation dans une maison à moitié détruite et située à 50 mètres de l'ennemi. A démoli par la précision de ses tirs deux maisons dans lesquelles les Allemands avaient installé des mitrailleuses et d'où ils faisaient subir à nos troupes les pertes les plus sérieuses. A ainsi contribué à rejeter l'ennemi à 250 mètres en arrière des positions qu'il avait occupées.

Adjudant-chef HAYET, 60^e d'artillerie : a donné, depuis le commencement de la campagne, le plus bel exemple de calme, d'intrépidité et de courage dans les circonstances les plus difficiles. Blessé grièvement, le 11 novembre, à son poste de combat.

Lieutenant-colonel COLIN, 69^e d'infanterie : a commandé son régiment avec la plus grande énergie au cours des combats des 13, 14 et 15 novembre. S'est emparé des objectifs successifs qui lui ont été assignés et qu'il a ensuite défendus avec succès contre un violent retour offensif de l'ennemi.

Sous-lieutenant RAIMOND, 153^e d'infanterie : a fait preuve, depuis le commencement de la guerre, des plus belles qualités militaires. A été tué d'une balle au front en entraînant sa compagnie à l'attaque d'un moulin avec un sang-froid, un courage et un esprit de sacrifice au-dessus de tout éloge.

Adjudant THIRY, 69^e d'infanterie : blessé à la cuisse en se portant en avant à l'attaque d'une tranchée qui venait d'être occupée par l'ennemi, n'a pas hésité à se hisser au-dessus d'un fossé pour laisser le passage libre à ses soldats, s'exposant ainsi à être blessé à nouveau. Au passage, commandait à ses hommes d'aller vite à la baïonnette.

Sergent LETZLARD, 69^e d'infanterie : faisant partie avec sa section d'un peloton chargé de l'attaque d'une tranchée, a entraîné ses hommes avec une vigueur et une énergie remarquables. Avec son groupe a fait prisonniers un officier bavarois et vingt soldats.

Brancardier PETIT, 69^e d'infanterie : chargé de la conduite d'une voiture où se trouvaient des blessés, a été blessé lui-même pendant le trajet par un éclat d'obus et a continué à remplir sa mission, ne se laissant panser que lorsque tous les blessés qu'il transportait eurent été déposés au poste de secours.

Sous-lieutenant de réserve CHASSAING, 69^e d'infanterie : a contribué, par son énergie et son sang-froid, à repousser plusieurs pertes de l'ennemi en lui infligeant des pertes sérieuses et en faisant de nombreux prisonniers. N'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve de la plus grande initiative et de la plus grande fermeté.

Adjudant TAUBENREUTER, 69^e d'infanterie : a contribué par son énergie et son sang-froid à repousser plusieurs attaques ennemies, a montré et fait preuve de courage en allant en avant des lignes et sous le feu de l'ennemi saisir des documents sur le corps d'un officier allemand tué. A été tué lui-même, depuis, dans un cas analogue.

Sous-lieutenant de réserve EIGNER, 69^e d'infanterie : conduisant sa section à l'attaque d'une ferme, a su par son énergie maintenir le mouvement en avant, sous les feux d'infanterie et de mitrailleuses. Blessé à la tête et au bras, ne s'est arrêté qu'après avoir été frappé d'une troisième blessure à la jambe.

Sous-lieutenant de réserve MARNOTTE, 156^e d'infanterie : s'est brillamment comporté en toutes circonstances depuis le début de la campagne et notamment dans la nuit du 4 au 5 septembre à la cote 316, et, plus récemment, le 10 novembre. Blessé d'un éclat d'obus qui lui avait brisé le bras, n'a cessé, pendant qu'on le pansait, de renseigner son chef de bataillon sur la situation de sa compagnie et les mouvements de l'ennemi, donnant ainsi un exemple de sang-froid et d'énergie dont il avait déjà multiplié les preuves au cours de la campagne.

Sous-lieutenant PIGALLE, 26^e d'infanterie : attaqué par un bataillon dans une ferme, avec deux sections seulement, a fait le coup de feu sous une toiture qui s'effondrait sous les obus et a tiré pendant une journée plus de cinq cents cartouches, causant à lui seul à l'adversaire parvenu à moins de 200 mètres les pertes les plus sérieuses.

Sous-lieutenant FOUGERON, 26^e d'infanterie : a réussi, grâce à son énergie, sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie, à s'approcher à 50 mètres des tranchées ennemies. A maintenu le terrain conquis et a causé de nombreuses pertes à l'ennemi (combats des 14, 15 et 16 novembre).

Soldat MORLOT, 26^e d'infanterie : blessé au début de la campagne. Recherche toujours les missions les plus périlleuses, donnant ainsi un excellent exemple de bravoure et de courage à ses camarades. S'est particulièrement distingué au cours des journées des 13, 14, 15 et 16 novembre, demandant à faire partie de toutes les patrouilles envoyées pour rechercher les tranchées ennemies, et rapportant sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie les renseignements les plus exacts.

Soldat NICOLAS, 26^e d'infanterie : engagé volontaire pour la durée de la guerre (âgé de dix-sept ans). Depuis deux mois qu'il est en campagne avec le régiment, a fait preuve des plus grandes qualités de bravoure et de courage, servant de modèle et d'entraîneur à ses anciens, et s'est distingué particulièrement comme patrouilleur, les 13, 14, 15 et 16 novembre 1914, au cours des reconnaissances offensives faites. A tué personnellement plusieurs ennemis retranchés à moins de 50 mètres. A été blessé, le 16 novembre, au cours d'une patrouille.

Sergent DUMAIL, 26^e d'infanterie : étant déjà grièvement blessé à la tête et voyant une mi-

trailleuse ennemie s'installer devant lui, a fait preuve de la plus grande énergie en dirigeant sur celle-ci un feu continu jusqu'à ce qu'il soit tué sur place.

Caporal DIRAC, 26^e d'infanterie : au moment où l'ennemi prononçait une attaque menaçante, était resté posté à la fenêtre d'un grenier d'où il ouvrait un feu meurtrier et y est demeuré jusqu'à ce qu'il y soit tué.

Médecin auxiliaire JOYEUX, 26^e d'infanterie : a fait montre, depuis le début de la campagne, du plus grand dévouement. A refusé deux fois le grade de médecin aide major auquel il a droit, afin de demeurer à un régiment de première ligne. A notamment dirigé pendant trois jours un poste de recueil situé sous le feu de l'artillerie et à chaque nuit, relevé des blessés dans les zones battues par le feu de l'infanterie.

Maréchal des logis LUPORSI, 5^e hussards : blessé grièvement le 2 septembre au cours d'une reconnaissance, a tenu, sous un feu de mousqueterie, à dicter le renseignement recueilli et à en assurer l'envoi.

Soldat LEGAY, 60^e d'artillerie : blessé le 31 octobre par un obus allemand qui avait atteint plusieurs canonniers, a fait preuve du plus grand courage en demandant aux brancardiers qui venaient le relever de s'occuper de ses camarades moins grièvement blessés.

Maréchal des logis CASTILLON, 18^e chasseurs : blessé aux avant-postes le 20 octobre, a continué pendant plus d'une heure à commander son peloton et n'a été à l'ambulance que sur l'ordre formel de son capitaine. N'a cessé, depuis le début de la campagne, de se distinguer par son énergie et sa valeur en toute circonstance.

Maréchal des logis CREN, 18^e chasseurs : blessé au cou le 15 octobre, a refusé de rester à l'ambulance et, quatre heures après, reprenait son service. Se distinguait de nouveau par sa bravoure et son énergie au combat du 21 octobre.

Brigadier PARANT, 18^e chasseurs : en reconnaissance avec deux cavaliers, le 7 octobre, a par sa bravoure et son énergie, empêché un maire et une trentaine d'otages d'être fusillés par le personnel d'un hôpital militaire allemand, personnel que le brigadier Parant a fait prisonnier.

Capitaine DE BOISFLEURY, 18^e chasseurs, détaché à l'état-major de la 12^e brigade de cavalerie légère : s'est signalé depuis l'ouverture de la campagne par le dévouement le plus complet et un mépris absolu du danger. Atteint par une balle à l'avant-bras, le 21 septembre, en accompagnant dans une reconnaissance le commandant de la 2^e brigade de cavalerie légère, a continué à transmettre les ordres sous une vive fusillade.

Lieutenant-colonel DEVAUX, chef d'état-major au 20^e corps : a rendu au 20^e corps les plus signalés services par l'intelligence, l'énergie, le courage, la tranquillité et le dévouement qu'il a apportés dans l'exercice de ses fonctions de chef d'état-major. Tué glorieusement au cours d'une reconnaissance qu'il avait tenu à faire en personne, à 100 mètres des tranchées ennemies, pour se rendre compte de la situation exacte des travaux.

Chef de bataillon LILLEMANN, 156^e d'infanterie : apprenant que le chef d'état-major du corps d'armée venait d'être tué au cours d'une reconnaissance, s'est porté immédiatement en avant des tranchées de son bataillon et à très courte distance des lignes ennemies pour aider au transport de son corps.

Adjudant DE PANNEMACHER, 156^e d'infanterie : grièvement blessé au cours d'une reconnaissance dangereuse où il servait de guide au chef d'état-major du corps d'armée.

21^e Corps d'Armée.

10^e COMPAGNIE DU 21^e D'INFANTERIE : a brillamment enlevé une tranchée allemande et s'y est maintenue, quoique ayant perdu le tiers de son effectif.

Sous-intendant DUHAMEL, directeur de l'intendance du 21^e corps d'armée : après avoir présidé à la création du service de l'intendance du nouveau 21^e corps d'armée et assuré dans les meilleures conditions la mobilisation fort complexe d'un service encore incomplètement doté et organisé, a trouvé moyen, depuis le début des hostilités, grâce à son esprit de prévoyance, son initia-

tive éclairée et son inlassable activité, de satisfaire à tous les besoins des troupes et non seulement de maintenir leur situation matérielle au milieu des circonstances les plus difficiles, mais d'y apporter même les améliorations les plus heureuses.

Lieutenant THOMAS, 149^e d'infanterie : au combat du 5 novembre, a assuré avec sa compagnie l'occupation d'une maison formant le saillant avancé d'une ligne de bataille. A résisté pendant vingt-quatre heures à un bombardement d'une extrême violence et a repoussé avec succès des attaques qui se sont succédées presque sans interruption pendant toute la journée, contre ce point d'appui.

Capitaine PANCHAUD, 149^e d'infanterie : aux combats du 5 et du 15 novembre, a entraîné à l'assaut des fractions de réserve de sa compagnie, sous des rafales d'artillerie extrêmement violentes. A repoussé des attaques ennemies dirigées dans un secteur voisin de celui de sa compagnie contre des tranchées qui venaient d'être bouleversées par le bombardement.

Sous-lieutenant JEAN, 149^e d'infanterie : a fait preuve de remarquables qualités d'énergie, de sang-froid et de courage dans le commandement de sa section, aux combats des 5, 15 et 18 novembre. A notamment, le 5 novembre, maintenu sa section pendant vingt-quatre heures, dans une tranchée exposée à un violent bombardement.

4^e COMPAGNIE DU 31^e BATAILLON DE CHASSEURS : s'est emparée de la partie basse d'un village, s'y est maintenue et fortifiée malgré les feux violents de l'ennemi. S'est distinguée déjà dans quatre affaires.

Capitaine POUZIN, 31^e bataillon de chasseurs : Capitaine TALPOMBA, 10^e bataillon de chasseurs : tués à la tête de leur compagnie à l'attaque d'un village.

Sous-lieutenant PATUROT, 3^e bataillon de chasseurs : belle conduite au feu.

Sous-lieutenant de réserve BESSON, 3^e bataillon de chasseurs : tué à la tête de sa section à l'attaque d'un village.

Sergent réserviste LANG, 31^e bataillon de chasseurs : a montré le plus brillant courage, le 7 octobre, à l'attaque de nuit d'un village. A été tué le lendemain à la tête de sa section.

Divisions de Cavalerie.

Maréchal des logis DE PUYBAUDET, 1^{re} division de cavalerie : n'a cessé de faire preuve d'entrain, de courage, en particulier dans la journée du 10 novembre où il a judicieusement secondé et remplacé à plusieurs reprises son officier de peloton, dans une situation difficile.

Brigadier BALLUE, 1^{re} division de cavalerie : le 8 novembre, dans une tranchée, a accompagné sans hésiter son officier de peloton qui allait, dans les circonstances les plus périlleuses, reconnaître un emplacement de tranchée plus en avant.

Sous-lieutenant COMTE, 3^e division de cavalerie : malgré des pertes sérieuses, grâce à son sang-froid et à son énergie, a su maintenir sous le feu le plus violent ses hommes à leur poste de combat, s'y faisant blesser mortellement.

Médecin-major FILHOULAUD, 10^e division de cavalerie : bombardé par l'artillerie ennemie, a pris avec le plus grand sang-froid la direction des voitures pour blessés. A diverses reprises, depuis le début de la campagne, a fait preuve de courage, d'initiative et du plus grand dévouement.

Capitaine de COSSE-BRISAC, état-major de la 3^e brigade de cavalerie légère : s'est distingué en assurant la transmission des ordres et la liaison, notamment avec les états-majors des corps voisins, pendant les journées du 7, du 14, des 19, 20 et 21 octobre.

Lieutenant d'artillerie LUCAS, 1^{re} division de cavalerie : s'est distingué dans la défense du convoi attaqué par des tirailleurs ennemis.

Lieutenant CHARLES, 8^e génie : s'est rendu de sa propre initiative aux avant-postes et a réussi à y saisir des communications téléphoniques allemandes qui ont permis le lendemain la destruction d'un convoi automobile.

Capitaine CHAPINI, état-major de la 5^e brigade de dragons : s'est signalé, lors d'une attaque, en exécutant seul une reconnaissance pour déterminer l'emplacement d'une section de mitrailleuses allemandes : s'est encore brillamment signalé, les 2 et 3 novembre.

A réussi, sous un feu d'artillerie des plus violents, à établir les liaisons et assurer l'exécution des ordres.

Sergent DAUPHIN, groupe cycliste de la 1^{re} division de cavalerie : brillante conduite au cours de violents combats. Dans un de ces combats, alors que le peloton cycliste changeait de position, a donné le plus bel exemple de courage, de sacrifice et de dévouement en donnant sa machine à son sous-lieutenant chef de peloton démonté, cela sous un feu particulièrement violent d'artillerie. Un autre jour, a réussi à sauver une auto-mitrailleuse française en panne sous un feu intense de l'ennemi.

Sergent MALBET, groupe cycliste de la 1^{re} division de cavalerie : brillante conduite au cours de violents combats. A donné le plus bel exemple de dévouement et de mépris de la mort en tentant à plusieurs reprises, en terrain découvert et sous un feu intense de mitrailleuses, d'infanterie et d'artillerie ennemies, d'emporter le corps d'un adjudant-chef du groupe cycliste frappé à mort.

Chasseur LEHOUX, groupe cycliste de la 1^{re} division de cavalerie : a donné le plus bel exemple de courage et de dévouement en portant secours et en restant avec son capitaine, grièvement blessé et perdu dans un bois battu par des feux intenses d'artillerie et d'infanterie prussiennes (blessé).

Caporal JOURNAUX, groupe cycliste de la 1^{re} division de cavalerie : belle conduite au feu au cours de violents combats. A réussi à sauver une auto-mitrailleuse française en panne sous le feu intense de l'ennemi.

Chasseur HUBY, groupe cycliste de la 1^{re} division de cavalerie : belle conduite au feu dans de violents combats. Au cours d'un de ces combats, alors que le peloton cycliste changeait de position sous un feu particulièrement violent de l'ennemi, son lieutenant ayant eu sa machine démolie, n'a pas hésité, pour ne laisser aucun trophée, le cas échéant, à l'ennemi, à s'arrêter, à recueillir et à charger sur son dos les pièces de la machine et à pédaler ainsi péniblement sous un feu intense jusqu'à la nouvelle position, donnant ainsi un bel exemple de sang-froid, d'audace et de courage.

Sous-lieutenant DECUGIS, 1^{re} division de cavalerie : chargé de maintenir la liaison entre les lignes de combat anglaises et françaises, a contribué par son calme, son courage et sa belle attitude, sous le feu violent de mousqueterie et de grosse artillerie, à donner aux hommes le moral nécessaire pour accomplir tout leur devoir en tenant ferme. Tué le 8 novembre à la tête de sa troupe.

Capitaine DUHAUTOIS, de la 1^{re} division de cavalerie : le 10 novembre, n'a pas hésité, sous un feu violent d'artillerie, à porter une de ses pièces à 500 mètres des tranchées allemandes, pour détruire plusieurs maisons qui abritaient des mitrailleuses. A rempli sa mission, malgré une vive fusillade, de la façon la plus heureuse.

Lieutenant PETIN, groupe cycliste de la 7^e division de cavalerie : le 22 octobre a remarquablement entraîné son peloton dans une contre-attaque à la baïonnette qui a amené la reprise d'un point d'appui momentanément abandonné. A été blessé grièvement au cours de l'action.

Troupes d'Afrique.

Capitaine COURTOT, 4^e chasseurs d'Afrique : s'est remarquablement montré dans différentes circonstances, faisant preuve de réelles qualités militaires. Cité à l'ordre du 1^{er} corps de cavalerie pour avoir conservé le commandement de son escadron, malgré une forte contusion par un éclat d'obus à la poitrine, le 19 octobre, et participé, malgré ses souffrances, au combat en première ligne pendant la journée du 20 et la nuit du 20 au 21 octobre.

LA SECTION DE MITRAILLEUSES DU 6^e CHASSEURS D'AFRIQUE : le 3 novembre 1914, étant dans les tranchées, s'est portée résolument en avant au secours des tranchées de 1^{re} ligne violemment attaquées malgré un feu intense d'artillerie et d'infanterie. A continué à tirer jusqu'au dernier moment malgré la perte successive de l'officier, de tous les gradés et d'une partie du personnel. A contribué puissamment à arrêter l'élan de l'ennemi qui était arrivé à vingt-cinq mètres des tranchées, lui faisant subir des pertes considérables et n'a cessé le feu

que lorsque le matériel eut été entièrement endommagé par les projectiles ennemis. Les cavaliers restants ont alors pris des fusils et continué à faire le coup de feu dans les tranchées avec les troupes qui s'y trouvaient jusqu'à ce que les Allemands soient définitivement repoussés.

Général de brigade COULLAUD, commandant la 17^e brigade : a commandé sa brigade devant l'ennemi, du 20 octobre au 18 novembre, avec la plus grande énergie. Toujours au contact de sa troupe, a prêché constamment par l'exemple. A su, en diverses circonstances et notamment au combat du 10 novembre, rétablir par son sang-froid et son autorité une situation momentanément compromise.

Sapeur mineur GERARD, compagnie divisionnaire du génie de la 43^e division d'infanterie : a été tué en coupant des fils de fer en tête d'une colonne d'assaut.

Sapeur mineur MARCHAL, compagnie divisionnaire du génie de la 43^e division d'infanterie : rentré depuis peu de temps à la suite d'une blessure, a été grièvement blessé en coupant des fils de fer en tête d'une colonne d'assaut.

Brancardier GAUDON, compagnie divisionnaire du génie de la 43^e division d'infanterie : ayant perdu un œil par un éclat d'obus, ne s'est fait panser qu'après avoir évacué les autres blessés.

Soldat PUGIN, cycliste au 4^e zouaves : le 26 septembre, s'est offert spontanément à transmettre un ordre, malgré l'intensité de la canonnade. Est mort, emporté par un obus, au cours de sa mission.

Capitaine LATAPY, rég. de marche du 1^{er} zouaves : le 26 septembre, a pris, dans des conditions particulièrement difficiles, le commandement de son bataillon à la place du chef de bataillon blessé, et l'a exercé avec vaillance et décision pendant 15 jours en présence de l'ennemi. Le 30 octobre, blessé à la tête, a refusé de se faire évacuer et est revenu, après un pansement sommaire, reprendre le commandement de sa compagnie dont il est le seul officier.

Lieutenant-colonel DURUY, 1^{er} tirailleurs indigènes : le 30 octobre, a entraîné son bataillon de réserve à l'attaque, donnant ainsi à tout son régiment l'exemple d'une intrépidité et d'une vaillance au-dessus de tout éloge. Mortellement blessé.

Caporal SAINT-MARTIN, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs algériens : le 30 octobre, a conduit avec vigueur la patrouille de couverture de la compagnie, malgré un feu ajusté de l'ennemi. Le chef de section ayant été tué, a pris le commandement de sa section. Blessé lui-même de trois balles, dès le début de l'action, a conservé toute la journée le commandement de la section et, malgré les pertes subies, a su la maintenir en stimulant le courage de ses hommes par son bel exemple.

Chef de bataillon CHEPY, 1^{er} rég. de marche du 1^{er} zouaves : blessé grièvement au pied gauche, le 29 août, a rejoint son corps dès qu'il a pu marcher. Blessé une seconde fois à la main droite et du même coup qu'à la main gauche, le chef du 4^e bataillon, le 30 octobre, s'est contenté d'un pansement sommaire et a pris le commandement du 4^e bataillon, qu'il a exercé toute la journée du 30 et le 31, avec une abnégation et une énergie absolument remarquables. N'a consenti à aucun moment à quitter sa troupe pour se faire panser, tant que le combat a duré.

Sergent SOUADEK, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs algériens : dans la nuit du 7 au 8 novembre, au moment d'une attaque de l'ennemi, est sorti avec un de ses camarades de la tranchée et a ramené un sergent ennemi blessé, chef d'une patrouille qui avait tenté de couper les fils de fer.

Sous-lieutenants MALHERBE, LAURENT et PLATEAU, 2^e bataillon de tirailleurs sénégalais : ont fait preuve des plus belles qualités militaires à l'attaque de nuit du 9 novembre, en enlevant les hommes de leurs sections pour les emmener, sous une grêle de balles, jusqu'au pied des tranchées allemandes, où ils ont été grièvement blessés.

Sapeur NURY, compagnie 29/1 du génie de corps : désigné pour se porter en avant d'une colonne d'attaque avec deux de ses camarades et couper les réseaux de fils de fer ennemis, a mis en fuite une sentinelle allemande et, s'apercevant que les Allemands dormaient dans les tranchées, a crié : « A l'assaut » pour avertir les troupes qui ve-

naient derrière : a participé à la prise d'une ferme, et après, s'apercevant que le tir des deuxièmes lignes françaises atteignait nos propres troupes, a pris l'initiative de retourner en arrière pour faire cesser le feu. A réussi dans sa tentative après avoir traversé pour cela, sous un feu violent, cinq cents mètres d'un terrain découvert.

Sapeur SARY, compagnie 29/1 du génie de corps : désigné pour se porter en avant d'une colonne d'attaque et couper les réseaux de fils de fer ennemi, s'est trouvé en présence d'une sentinelle allemande, la tuée d'un coup de baïonnette avant qu'elle n'ait pu donner l'alarme, permettant ainsi de surprendre l'ennemi endormi dans ses tranchées. A participé à la prise d'une ferme, marchant aux côtés du capitaine conduisant la colonne, lui servant d'agent de liaison. A enfin accompagné, sous un feu violent, un de ses camarades qui avait pris l'initiative d'aller faire cesser le feu des lignes françaises qui atteignaient nos propres troupes.

Sapeur GARONNET, compagnie 29/1 du génie de corps : s'est présenté le premier comme volontaire pour marcher en tête des colonnes d'attaque et couper les réseaux de fils de fer ennemis. S'est très bien comporté sous un feu violent.

Sapeur MONTFORT, compagnie 29/1 du génie de corps : s'est présenté comme volontaire pour marcher en tête des colonnes d'attaque et couper les réseaux de fils de fer ennemis. A participé à la prise d'une tranchée où, avec deux de ses camarades, il avait surpris des Allemands endormis, puis à celle d'une ferme.

Lieutenant DELDUC, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs algériens : a maintenu, avec la dernière énergie, sa compagnie sur une position récemment conquise et très dangereuse. A été blessé mortellement en la défendant.

Lieutenant TROUTOT, 3^e bataillon de marche d'infanterie légère d'Afrique : au combat du 9 novembre, a continué à conduire sa troupe à l'assaut, malgré une première blessure. A été blessé grièvement le lendemain dans les retranchements conquis la veille.

Lieutenant FINE, rég. de marche du 1^{er} zouaves : le 9 novembre, au cours d'une attaque, après une habile manœuvre, fit charger sa compagnie ; alors qu'une première décharge ennemie causait un moment d'arrêt, se mit en tête de sa troupe, criant : « Allons, les zouaves. N'ayez pas peur. Regardez-moi et suivez-moi. » Fut frappé à mort quelques mètres plus loin.

Sergent de réserve JOLY, 4^e rég. de zouaves : chef de section, après avoir fait preuve des plus belles qualités militaires au cours des journées des 9 et 10 novembre, et avoir contribué largement à repousser les attaques furieuses de l'ennemi, a conduit magnifiquement une contre-attaque terminée par une charge à la baïonnette, à la suite de laquelle il est resté sur la ligne avec 5 hommes restés seuls valides de sa section.

Soldat PAQUET, 4^e zouaves : ayant chargé, avec son capitaine, en compagnie d'une poignée d'hommes, a montré une audace extraordinaire en faisant à lui seul trois prisonniers dont un officier.

15^e COMPAGNIE DU 4^e ZOUAVES : livrée à ses propres forces, a résisté à l'attaque furieuse de plusieurs bataillons de la garde prussienne, a poussé plusieurs retours offensifs extrêmement meurtriers pour l'ennemi, et, réduite à trente hommes harassés de fatigue, a chargé encore avec les troupes écossaises venant à son secours.

Chef de bataillon BONNERY, 4^e zouaves : a conservé pendant trois jours et trois nuits une position avancée en repoussant les attaques furieuses, de jour et de nuit, de nombreux corps allemands et en chargeant plusieurs fois à la baïonnette.

Adjudant GAILLARD, 4^e zouaves, commandant la section de mitrailleuses : entouré complètement à deux reprises par des forces ennemies et blessé à la tête, a réussi, à force d'énergie, à se dégager au moyen de son feu et a conservé ses pièces en état et son personnel, dont la moitié était grièvement blessé.

Soldat AUXILION, rég. de marche du 1^{er} zouaves : le 11 novembre, après que les fractions du régiment défendant un village eurent repoussé une violente attaque allemande, a passé le premier sur la rive ennemie où il fit huit prisonniers après avoir blessé deux ennemis qui cherchaient à l'atteindre. Blessé le 12 novembre en portant, sous un feu meur-

trier, un renseignement intéressant le tir de l'artillerie.

Tirailleur BELKADEM MENAD, 1^{er} rég. de marche de tirailleurs algériens : dans la nuit du 7 au 8 novembre, au moment d'une attaque de l'ennemi, est sorti avec un de ses camarades de la tranchée et a ramené un sergent ennemi blessé, chef d'une patrouille qui avait tenté de couper les fils de fer.

Lieutenant PANQUILLOT, rég. de marche des chasseurs indigènes : ayant pris le commandement de l'escadron après une grave blessure du capitaine, a été blessé en organisant, sous le feu, la défense d'un point conquis par l'escadron.

Lieutenant DAVENNE et capitaine BRICK BEN KADDOUR, rég. de marche de chasseurs indigènes : tombés glorieusement à la tête de leur peloton, le 18 octobre, à l'attaque d'un château.

Cavaliers MOHAMED BEN FRIR et SALAH BEN MOHAMED, rég. de marche des chasseurs indigènes : bien qu'assez sérieusement blessés à la jambe, n'ont pas voulu quitter la ligne de feu et ont fait preuve d'une extrême énergie en continuant à combattre.

Capitaines CHANTECAILLE et PERRIER ; soldats AUGARD, BARDY, COLLET, MONTFROY, 2^e zouaves : au combat du 16 novembre 1914, restant les seuls survivants d'une section de 36 hommes, ont continué à combattre. N'ont quitté la tranchée que sur l'ordre formel de leur officier. Ont continué le combat après s'être joints à une autre section.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Capitaine BASEVI, 163^e d'infanterie : officier plein d'énergie et de dévouement. Blessé au cours de la campagne, est revenu prendre sa place sur le front à peine guéri.

Capitaine LUCIANI, 80^e d'infanterie : blessé le 20 août assez grièvement, vient de reprendre le commandement de sa compagnie depuis huit jours et l'a conduite et maintenue au combat avec courage, calme et fermeté, suivant son habitude.

Capitaine LOISON, 4^e zouaves : a donné un bel exemple de courage et d'esprit offensif en se portant froidement en avant, sous un feu violent de mitrailleuses, à l'attaque de tranchées ennemies. A été grièvement blessé.

Capitaine LAURENT, 25^e bataillon de chasseurs : a brillamment commandé le groupe cycliste. S'est distingué principalement aux combats du 20 août, des 8, 10, 11 et 12 septembre, où il a surpris et détruit une compagnie saxonne. Blessé d'un éclat d'obus le 30 septembre, en sortant le dernier des tranchées au moment de la relève.

Capitaine DELA BOULAYE, 85^e d'infanterie : s'est particulièrement distingué au cours d'un combat où il a été blessé de deux coups de feu.

Lieutenant PIQUENET-PELLOXE, 35^e d'infanterie : a mené son peloton à l'attaque d'un village le 19 août, avec la plus grande bravoure. A été blessé trois fois.

Capitaine DUPEYRE, 159^e d'infanterie : blessé grièvement, le 19 août, en entraînant sa compagnie sous le feu.

Capitaine d'infanterie DEVIC : s'est acquis de nombreux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Capitaine d'infanterie MEILHAN : remarquable officier sous tous les rapports. Conserve le plus grand courage dans toutes les missions qu'il a remplies.

Chef de bataillon CHRISTOFARI, 122^e d'infanterie : excellent chef de bataillon, très ancien de service. Portement contusionné par un éclat d'obus au mois de septembre, a refusé d'interrompre son commandement.

Capitaine PEBAY, 122^e d'infanterie : a, depuis le début de la campagne, montré de réelles qualités. A toujours conduit sa compagnie avec entrain. A été blessé.

Capitaine BONNEFONT, 122^e d'infanterie : officier d'un dévouement absolu, donnant à ses hommes l'exemple du calme et du sang-froid le plus complet. Blessé de deux éclats d'obus à la cuisse et au pied. Est reparti pour le front encore incomplètement guéri de sa blessure.

Chef de bataillon DE HALLAT DULYS, 162^e d'infanterie : conduit avec le feu digne d'éloges. Presque constamment dans la tranchée ou à des postes d'observation battus par des projectiles de toute sorte. Donne l'exemple du mépris du danger.

Capitaine DEVENNE, 14^e bataillon de chasseurs : au combat du 17 novembre, a commandé sa compagnie avec une rare fermeté, lui communiquant son fanatisme et son bel esprit militaire. A tenu ferme jusqu'au bout, tenant son chef de corps au courant de tous les événements de la lutte et lui fournissant de précieux renseignements sur l'artillerie et les mitrailleuses ennemies.

Sous-lieutenant d'infanterie HAMLET : a eu à exercer seul le commandement de son peloton du groupe cycliste, presque depuis le début de la campagne. S'est signalé par des actions d'éclat dans différents combats où il a pu donner la mesure de son sang-froid, de son coup d'œil et de son énergie. Le 3 novembre, a réussi à ramener, avec quelques hommes, les morts et les blessés tombés à cent mètres des tranchées ennemies.

Capitaine d'infanterie FAVERIS : s'est distingué depuis le début de la campagne par son activité, son dévouement et son savoir dans les fonctions d'officier d'état-major. Le 20 août, s'est fait remarquer par un sang-froid et un courage au-dessus de tout éloge. N'a cessé, depuis, d'accomplir toutes ses missions au combat avec le même dévouement, et notamment aux combats des 6, 7, 8, 9 et 10 novembre.

Lieutenant BOUTHIAUX, 19^e bataillon de chasseurs : blessé. Plein d'entrain et d'endurance.

Capitaine RUZE, 79^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de donner des preuves incessantes de courage, de dévouement, de coup d'œil militaire. Toujours au feu et toujours épargné des balles.

Capitaine MARTIN, 7^e bataillon de chasseurs : officier des plus distingués. A été blessé le 25 septembre. A repris le commandement de sa compagnie le 8 novembre, énergique, plein d'entrain, il réalise le type parfait d'officier de chasseurs à pied. S'est particulièrement distingué du 12 au 17 novembre.

Lieutenant MOURIAUX, 156^e d'infanterie : a conduit sa compagnie avec la plus grande vigueur au combat du 6 novembre, a pu progresser et s'emparer des tranchées allemandes pendant la nuit, s'est établi solidement sur le terrain conquis, et est demeuré pendant dix jours dans une tranchée de première ligne, faisant ainsi preuve d'une endurance et d'une activité remarquables. Avait été blessé le 20 août et s'est empressé de revenir sur le front, à peine remis de sa blessure.

Capitaine ALIZARD, 69^e d'infanterie : a fait preuve, dans toutes les affaires, d'un calme et d'un courage parfait. Le 30 septembre, a victorieusement résisté à une attaque bavaroise. Le 19 novembre, a conduit avec une grande énergie un peloton à l'attaque de tranchées. S'en est emparé en infligeant des pertes sérieuses à l'ennemi, lui faisant dix-neuf prisonniers, dont un lieutenant.

Capitaine d'infanterie LEBLANC : a montré beaucoup de fermeté, de courage, de sang-froid, au cours d'un combat ; a réussi à faire réoccuper les tranchées momentanément abandonnées.

Capitaine BOURCHEIX, 80^e d'infanterie : officier très énergique, très courageux, commandant la compagnie avec compétence et autorité depuis le début de la campagne.

Capitaine DANTON, 342^e d'infanterie : a pris le commandement de son bataillon dans un moment difficile, en remplacement de son chef blessé. A exercé son commandement avec autorité et fermeté. Blessé le 26 août.

Chef de bataillon COURSAUD DE MERLIS, 77^e d'infanterie : s'est acquis de nombreux titres au cours de la campagne. A reçu quatre blessures.

Capitaine PENIN, 90^e d'infanterie : s'est acquis de nombreux titres au cours de la campagne. Excellent officier. A reçu trois blessures, dont une très grave.

Sous-lieutenant BLANCHARD, 92^e d'infanterie : blessé à la tête, le 12 août, a repris le lendemain le commandement de sa section. De nouveau blessé en chargeant à la baïonnette.

Capitaine RIFFAULT, 125^e d'infanterie : s'est acquis de nombreux titres au cours de la campagne. Très grièvement blessé.

Chef de bataillon PIERRE, 68^e d'infanterie : s'est acquis de nombreux titres au cours de la campagne. Très bon officier. A été blessé grièvement.

Capitaine DE LA BARREDE NANTEUIL, 77^e d'infanterie : bien que blessé par un éclat d'obus, tint à assurer le commandement de sa compagnie jusqu'au moment où ses forces le trahirent et ne purent lui permettre de suivre son unité.

Capitaine DE PLANCHARD DE CUSSAC, 130^e d'infanterie : belle conduite au feu depuis le début des hostilités. En particulier, au combat du 9 septembre, a, par ses dispositions judicieuses et par son énergie, contribué à augmenter le trouble dans la fraction ennemie battant en retraite, et s'est maintenu sur sa position malgré un feu violent d'artillerie qui l'a blessé, ainsi qu'un de ses officiers.

Capitaine NOURRISSON, 108^e d'infanterie : conduite héroïque au combat du 8 septembre, a arrêté les progrès de l'ennemi à force de courage et d'énergie. Blessé une première fois, a donné l'exemple du plus admirable sang-froid en retournant au feu, et en y maintenant sa compagnie.

Capitaine RICHARD, 126^e d'infanterie : s'est acquis de nombreux titres au cours de la campagne. Blessé grièvement au cours du combat du 26 août.

Capitaine d'infanterie BENTATA : a pris part à tous les combats livrés depuis le 21 août. A porté des ordres importants au milieu d'une pluie de balles et d'obus. Officier sérieux, du calme, du sang-froid et de l'initiative.

Capitaine COISSAC, 126^e d'infanterie : s'est acquis de nombreux titres au cours de la campagne. Blessé grièvement le 28 août.

Lieutenant DUSSAUD, 100^e d'infanterie : blessé au combat du 21 août, où il a donné le meilleur exemple à sa troupe.

Capitaine d'infanterie GIACOMONI : a montré le plus grand sang-froid au cours d'un combat. A été blessé.

Capitaine DE BURGHE DE MISSIESSY, 10^e bataillon de chasseurs : a pris le commandement de son bataillon après la mort du chef de bataillon, et a conduit courageusement au feu. A été blessé.

Capitaine FRANCILLARD, 21^e bataillon de chasseurs : ancien de service, a pris part avec son unité à six combats. A été blessé.

Capitaine STOLL, 3^e bataillon de chasseurs : brillante conduite au feu. Blessé deux fois, n'a abandonné que la nuit venue le commandement de son unité.

Capitaine PIGNOUX, 2^e zouaves de marche : après avoir, depuis le matin, maintenu sa compagnie, avec la plus grande énergie, sous un feu incessant de mitrailleuses allemandes et, bien que blessé, en a conservé le commandement jusqu'au soir. Est rentré au régiment à peine guéri.

Lieutenant BERTEIN, 2^e zouaves de marche : chargé de reprendre avec sa compagnie, en plein jour, une position évacuée la veille par un autre corps, l'a entraînée avec une énergie remarquable sous un feu violent de mousqueterie, de mitrailleuses et d'artillerie lourde et a repris la position.

Capitaine LAVALLE, 109^e d'infanterie : a montré des qualités d'énergie et de décision remarquables dans toutes les affaires auxquelles il a pris part depuis le début de la campagne. S'est particulièrement distingué au cours des attaques des 8 et 9 septembre, où il a été gravement blessé.

Capitaine territorial LORILLARD, 158^e d'infanterie : ayant été chargé de défendre, avec un peloton, deux ponts, a pu, grâce à son calme, à ses habiles dispositions, à la confiance qu'il a su inspirer à ses hommes, résister pendant trois jours. N'a abandonné la défense qu'à la dernière extrémité.

Lieutenant REMY, 109^e d'infanterie : chargé de la défense d'un point d'appui, a résisté pendant cinq heures, avec trois sections, aux attaques d'un ennemi supérieur en forces et, pendant la nuit, après complet épuisement de ses munitions, sur le point d'être cerné, a réussi à dégager sa compagnie et à la ramener dans les lignes.

Lieutenant BONVALLET, 1^{er} zouaves de marche : blessé grièvement en entraînant sa compagnie à l'assaut, le 17 septembre, sur les ouvrages allemands de la cote 132. A dû subir l'amputation de la cuisse.

Lieutenant CAMUS, 21^e d'infanterie : brillante conduite au feu dans tous les combats

auxquels il a pris part à la tête de la compagnie qu'il commandait provisoirement. A été blessé.

Capitaine d'infanterie LE ROCHAIS : a fait preuve de beaucoup de sang-froid et d'une intelligence parfaite en accomplissant les missions les plus délicates et les plus périlleuses qui lui ont été confiées. S'en est acquitté très brillamment.

Capitaine d'infanterie GERARD : a secondé avec la plus grande activité et la plus grande compétence le commissaire régulateur du Bourget dans la tâche difficile du ravitaillement de trois armées à la fois. Excellent officier.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Caporal DELBEZ, 209^e d'infanterie : est monté à l'assaut suivi d'une poignée d'hommes, a sauté au milieu des ennemis, a désarmé de sa main l'officier qui les commandait et les a obligés à se rendre.

Adjudant CECALDI, 328^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'une activité, d'un courage et d'un entrain remarquables. Blessé très grièvement en maintenant sa section dans une tranchée prise d'enfilade par les mitrailleuses et bouleversée par les bombes, n'a consenti à se laisser transporter par les brancardiers qu'après avoir mis son successeur et son commandant de compagnie complètement au courant de la situation.

Adjudant-chef PARIS, 9^e bataillon de chasseurs : s'est brillamment conduit en entraînant à l'assaut un groupe de chasseurs. A fait preuve depuis le début de la campagne des plus belles qualités militaires.

Adjudant-chef GÉLINET, 147^e d'infanterie : sous-officier d'une bravoure et d'un dévouement inlassable. A brillamment enlevé deux sections dans la contre-attaque du 5 décembre et a déployé, sous le feu de plusieurs mitrailleuses ennemies, un entrain très admiré des chefs et des soldats.

Adjudant NOGUES, 126^e d'infanterie : belle conduite au feu dès les premiers combats. Au combat du 28 août a reçu une première blessure. A néanmoins gardé le commandement de sa section jusqu'à ce que deux nouvelles blessures des plus graves aient nécessité son évacuation.

Sergent-major CABANNE, 63^e d'infanterie : très brillante conduite au feu, notamment le 28 août, où il a reçu plusieurs blessures très graves.

Adjudant-chef DUPLAA, 83^e d'infanterie : blessé, est revenu sur le front avant d'être guéri ; a été de nouveau évacué sur l'ordre de son chef de corps.

Adjudant-chef PÉRIER-DORON, 14^e d'infanterie : sous-officier très intelligent, très actif, très dévoué. A continué depuis le début de la campagne à rendre les plus grands services. S'est fait remarquer par son courage, son sang-froid et sa belle conduite au feu au cours de deux combats différents, notamment le 10 septembre, pour avoir transporté, sous une violente canonnade, son lieutenant-colonel et son chef de bataillon blessés par des obus.

Adjudant-chef BRISSET, 14^e d'infanterie : excellent sous-officier, dont les qualités du temps de paix se sont développées encore en campagne. A été grièvement blessé le 14 septembre.

Adjudant de réserve CHARTIER, 247^e d'infanterie : a maintes fois donné des preuves de sa bravoure et de son énergie, en particulier le 31 octobre 1914 où il fut grièvement blessé en entraînant sa section à l'assaut des tranchées ennemies.

Adjudant ROCCASERRA, 12^e d'infanterie : le 12 octobre, à l'attaque d'une ferme, chargé avec sa section d'appuyer par le feu l'attaque, a rempli brillamment sa mission en donnant à tout instant à ses hommes l'exemple de la plus grande bravoure et d'un parfait mépris du danger. Avait auparavant, dans toutes les affaires auxquelles il avait pris part, montré les plus grandes qualités militaires.

Adjudants-chefs GRILLOT, 95^e d'infanterie ; **FEMY**, 260^e d'infanterie ; **VOLSEIN**, 122^e d'infanterie ; **TREMEAU**, 213^e d'infanterie ; **GERNOLLES**, 207^e d'infanterie ; **ALLE-**

GRET, 3^e zouaves ; **MOINE**, 8^e tirailleurs ; **BRISAUD**, 1^{er} zouaves ; **RICHARD**, 2^e zouaves ; **MIGNUCI**, chasseurs indigènes ; **adjudants FAUROUX**, 59^e d'infanterie ; **BELLOTEAU**, 137^e territorial ; **BONELLI**, 2^e zouaves ; **ROCCHISANI**, 2^e zouaves ; **RIGAL**, 2^e zouaves ; **MELIN**, 62^e territorial d'infanterie ; **COTTON**, 89^e territorial d'infanterie ; **sergents JACOB**, 234^e d'infanterie ; **HAMOUDA BEN HASSINE**, 8^e tirailleurs ; **MOHAMED BEN SAHELI**, 8^e tirailleurs ; **MOHAMED BEN KELIFA**, 8^e tirailleurs ; **AHMED BEN MOHAMED SMAOUI**, 8^e tirailleurs ; **MOHAMED BEN ALI**, 4^e tirailleurs ; **soldats ZERNOUN MOHAMED**, 5^e tirailleurs indigènes ; **TARRICQ**, 2^e zouaves ; **DUVILIER**, 2^e zouaves : figuraient au tableau de concours de 1914. Se sont acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

Adjudant LAFITTE, 18^e d'infanterie : conduit sa section de mitrailleuses avec un entrain et une audace remarquables ; à différents combats, a tenu sous un feu violent, mettant en batterie à moins de 100 mètres de l'ennemi, contribuant chaque fois à faire fléchir la ligne ennemie. Au combat du 12 octobre, a, par son énergie et son à-propos, favorisé l'attaque en infligeant de grosses pertes à l'ennemi.

Adjudant THOLON, 8^e tirailleurs indigènes : a donné en toutes circonstances l'exemple des plus belles qualités militaires. A été blessé au combat du 30 août.

Adjudant DAVAUX, 6^e d'infanterie : a montré, le 24 août, beaucoup d'énergie en rassemblant des isolés d'une compagnie voisine dont le capitaine venait d'être tué ; le 29 août, en conduisant vaillamment sa section au combat, a été blessé sérieusement.

Sergent LOVICHY, 4^e tirailleurs indigènes : le 24 août, le chef de section étant mort et le personnel disparu, sauve ses pièces sous un feu extrêmement violent. Le 30 août, sous un feu violent, tient le défilé d'un pont jusqu'au dernier moment et sauve ses pièces malgré l'ennemi qui le fusille à bout portant. Son personnel ayant été complètement détruit par le bombardement du 18 septembre, est affecté à la 1^{re} compagnie où il ne cesse de donner l'exemple de la plus rare intrépidité.

Sergent TERNON, 1^{er} de marche de zouaves : occupant avec sa demi-section le mur de la défense d'une ferme, s'y est maintenu avec ses hommes sous une violente rafale d'artillerie ennemie ; a fait exécuter des feux efficaces sur l'infanterie allemande, et a ainsi grandement contribué à arrêter l'attaque de nuit de l'ennemi.

Adjudant BOZON, 224^e d'infanterie : s'est très bien conduit au feu pendant les journées des 14 et 15 septembre. A été blessé à la poitrine par un éclat d'obus.

Caporal BROSEAU, 123^e d'infanterie : caporal approvisionnement depuis le début des opérations, s'est distingué par son dévouement à ses supérieurs, le 17 septembre, en se portant sous une pluie de mitraille au secours du sergent adjoint au commandement de la section de mitrailleuses qui venait de tomber grièvement blessé. A réussi à le transporter à l'abri d'une meule de paille ainsi que les hommes blessés de la section et est revenu ensuite à son poste.

Adjudant FRUCHOUX, 144^e d'infanterie : s'est toujours brillamment comporté depuis le début de la campagne. S'est surtout fait remarquer à l'attaque et à la défense d'un village ; au moment où l'ordre d'exécuter une contre-attaque lui parvenait, a enlevé sa section au pas de course et, s'élançant le premier, a sauté sur un sous-officier allemand qu'il a tué.

Sergent LÉBOULLEUR, 287^e d'infanterie : au cours de l'attaque d'un village n'a pas hésité à se jeter à l'eau pour organiser sur un canal un passage à sa compagnie qui se trouvait dans une situation critique.

Sergent GRAN D'ESNON, 129^e d'infanterie : dans l'opération de nuit du 29 septembre, a fait preuve de bravoure en se portant sous les balles pour reconnaître l'emplacement des tranchées occupées par l'ennemi. A brillamment entraîné sa section et ne s'est replié que par ordre, sa mission terminée.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.